M. A. MALINGRE

Autobiographie
Poétique

Accompagnée de 3 Gravures

Prix : 2 Francs

A
NEUFCHATEL-EN-BRAY
Chez les Libraires



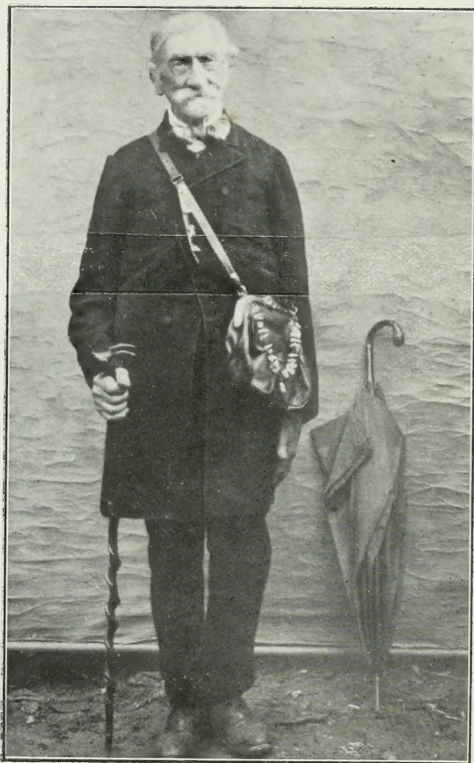
15/1/70

Autobiographie Poétique

DE

M. A. MALINGRE





Modeste-André Malingre à l'âge de 78 ans

Autobiographie Poétique

DE

M. A. MALINGRE

Accompagnée de 3 Gravures



PRIX : 2 Francs



A

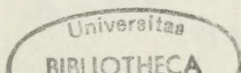
NEUFCHATEL-EN-BRAY

CHEZ

LES LIBRAIRES

—

1910



NOTE DE L'IMPRIMEUR

Cet ouvrage est l'œuvre d'un homme natif de Graval, bien connu à Neufchâtel-en-Bray et aux environs, par sa profession de dentiste et ses chansons populaires.

On trouve dans son autobiographie des choses qui sont intéressantes et instructives à la fois.

Nous la recommandons aux lecteurs qui savent apprécier les écrits.

En se la procurant ils rendront hommage à l'auteur qui sera content, si elle leur plaît, de la voir garder comme souvenir.

L'homme passe et l'œuvre reste. (Proverbe.)

AVERTISSEMENT

Je ne suis qu'un simple mortel.
Aucun vivant n'est éternel.
Oh ! Si j'écris là mon histoire,
Ce n'est pas dans un but de gloire.
J'ai toujours vécu sans éclat
Et satisfait dans mon état. [1]
La vie est sur terre un passage ;
Le racontant comme un voyage,
S'il n'est en tout intéressant,
Il offre au moins de l'important,
Car un seul fait dans sa carrière,
Cité, peut être utile et plaire ;
Qu'il soit mauvais ou qu'il soit bon,
C'est bien pour tous une leçon.
Les principaux que je rapporte
Devraient suffire en quelque sorte,
Mais je veux même en retracer
D'autres pouvant intéresser,
Et je ne passe sous silence
Que ceux qui n'ont pas d'importance.
Dans mes récits, la vérité
Je dis avec sincérité.
Le mensonge fait pour parure
Est trop contraire à ma nature.
En histoire, tout dire il faut,
Oui, qualité, même défaut.
Pour faire sa biograpnie,
Nul mieux que soi connait sa vie.

(1) Contentement passe richesse. (Proverbe).

Je n'ai voulu m'avantager ;
Du reste, on pourra me juger.
Est-on toujours bon interprète ?..
Suivant un célèbre poète :
Un ouvrage grand ou petit
Pour bien apprécier suffit. (1)
Donc, chacun peut se dire en somme :
Ainsi qu'est l'œuvre, est aussi l'homme.

NOTA

Dans le cours de cet ouvrage, si certaines choses semblent s'écarter des sujets que je traite, elles n'en sont pas moins utiles et ont avec eux des rapports :

Il fallait quelques détails pour bien faire connaître les motifs qui m'ont excité d'agir d'une façon plutôt que d'une autre.

Puissent-ils convenir au lecteur sans qu'il les trouve trop longs !

(1) Tout homme qui écrit un livre ; ce livre, c'est lui.

Qu'il le sache ou nom, qu'il le veuille ou nom, cela est. De toute œuvre quelle qu'elle soit, chétive ou illustre, se dégage une figure, celle de l'écrivain.

Victor Hugo (*Œuvre poëtique*).

PREMIERE PARTIE



SUJETS PRINCIPAUX

ORIGINE

Malingre André-Modeste [1] avec droit je m'appelle,
Quant à mon origine, on peut la dire belle,
Car honnêtes étaient pour sûr mes ascendants;
Il suffit de citer mes principaux parents :
Or, Malingre Modeste on dénommait mon père,
Bouchard Rose-Marie [2] on appelait ma mère ;
Elle était de Graval et lui de Romescamps;
Le langage picard s'unissait au normand.
Je puis encore dire en généalogiste,
Quels étaient mes aïeux : Malingre Jean-Baptiste
Et Clotilde Beaumont, du côté paternel,
Puis Bouchard Nicolas, [3] du côté maternel,
Augustine Vieubled [4] était sa chère épouse
Qui l'aimait tendrement sans se montrer jalouse.
De tous ces bons parents aucun ne fut seigneur,
Mais ils ont possédé le plus grand bien, l'honneur.



(1) L'auteur signe : M.-A. Malingre.
(2) Rose-Marie Bouchard.
(3) Nicolas-Louis Bouchard.
(4) Marie-Jeanne-Augustine Vieubled.

DATE DE NAISSANCE

Je vins au monde en l'an mil huit cent trente-deux,
C'etait le huit septembre. Est-ce un jour malheureux ?
Car je fus exposé de perdre alors ma mère,
Comptant trente-sept ans (sept ans plus que mon père).
Tous deux vivaient en paix dans une humble maison
S'élevant au milieu du verdoyant gazon.
Ils s'aimaient de tout cœur, et de ce couple intime
J'étais enfin le fils unique et légitime.
L'amour de mes parents, né d'un hymen tardif,
Eut pour fruit un enfant qui ne fut pas hâtif.
Ce n'est qu'après un an et dix mois de ménage
Qu'au registre civil ma naissance eut sa page.
Oui, c'était en septembre, admirable parfois !
Que dit-on de tous ceux qui naissent dans ce mois ?
« Ils aiment la justice, ils sont doux, pacifiques. »
Lisez, à cet égard, les livres prophétiques.
Mais laissez de côté la constellation,
Et surtout n'ayez pas de superstition.
On ne peut rien savoir sur personne à l'avance;
Quant à moi, je sais bien que j'eus très peu de chance.

CONSTITUTION

Malingre, c'est mon nom et ma complexion;
Je le dis, car je n'ai de sotte ambition.
J'aurais pu succomber dans ma chétive enfance,
Mais j'ai tout surmonté, grâce à la Providence
Qui prend soin des petits aussi bien que des grands;
D'elle enfin, je tenais les meilleurs des parents.
Père et mère m'aimaient d'un amour tendre, extrême
Et je les chérissais certes autant moi-même.

On est à sa famille, encor plus à l'État;
Je pouvais devenir comme un autre, soldat.
A vingt ans, oh ! le sort fut pour moi très propice,
En me rendant exempt d'un ennuyeux service;
Mais dix-huit plus tard, lors de l'invasion, (1)
Je me vis rappelé pour la révision.
Par devant le conseil, alors on m'examine
Et renvoie en disant : « Trop faible de poitrine ».
Ah ! c'était m'éviter peut-être bien la mort,
Car à ce moment-là, je n'étais assez fort
Pour résister au froid et coucher sur la dure,
Dans les nuits en plein air, sans feu ni couverture.
Que de mobilisés, très forts apparemment,
Ont néanmoins péri dans ce dur campement.
Parmi tous les soldats qui n'ont eu que la peine
De supporter les maux d'une campagne vaine,
Beaucoup n'ont pas été pour cela plus heureux :
Ils ont souffert longtemps, et puis sont morts chez eux.

(1) Invasion allemande.

Maudite guerre ! (1) elle a partout fait des victimes,
Son auteur a causé d'épouvantables crimes.

De mourir pour le bien, c'est vraiment glorieux ;
De mourir pour le mal, on n'est pas soucieux ;
Mait c'est le plus souvent la triste destinée
Que fait à ses soldats, la tête couronnée.

La guerre n'est jamais sans un sot partisan,
Et le plus grand fléau vient toujours d'un tyran,
Que doit combattre un juste avec force et courage,
Quels que soient ses moyens et quel que soit son âge.

Oh ! si quelqu'un savait d'une puissante main,
Empêcher de mal faire un monarque inhumain,
Il aurait le mérite et la gloire d'Hercule, (2)
Et serait proclamé son estimable émule.

Que faire quand on est faible ou bien languissant ?
A lutter contre tous on serait impuissant !
Qui donc a jamais pu dans le cours de sa vie,
Vaincre seul tous les maux nés de la tyrannie ?



(2) Guerre de la France contre l'Allemagne en 1870.
(2) L'Hercule grec.

ALIMENTATION (Première)

La bonne alimentation
Que nous recevons dans l'enfance
Est pour la constitution
D'une incontestable importance.

On peut le voir chez deux jumeaux
Trés connus de tous dans l'histoire.
Bien qu'ils n'aient jamais eu d'égaux,
L'invraisemblable on ne peut croire.

Il est écrit que Romulus
Fut allaité par une louve
Ainsi que son frère Rémus;
Mais après tout, rien ne le prouve.

Lecteurs, vous ne serez surpris
Si d'une louve ils n'ont pu naître,
Les jumeaux par elle nourris
Étaient ses deux enfants peut-être.

Qu'importe, forts et courageux,
Ils avaient eu pour nourriture
Un lait pur et délicieux,
Le plus propice à leur nature.

De moi je n'en peux dire autant,
Car je n'eus pas ou je n'eus guère,
Aux jours douteux du premier an,
Le sein bien-aimé d'une mère;

J'eus longtemps pour le remplacer,
Courge de bois avec tétine;
Du lait j'y pouvais donc sucer,
Même du cidre et liqueur fine.
Cette bouteille à biberon
Posée au milieu d'un herbage
Fut, par un animal glouton, (1)
Croquée, oh ! pour moi quel dommage !
Voyant cela, pleurs et sanglots
Me mettaient vraiment hors d'haleine;
Il en faut moins à des marmots
Pour leur causer autant de peine.
De n'avoir courge à mes repas
Je pouvais désormais m'attendre,
Toute autre ne me plaisait pas;
Une pourtant je devais prendre.

On s'attache ordinairement
A l'objet dont on fait usage.
Le besoin est assurément
Un motif pour changer en sage.



(1) Une truie.



Rose-Marie Bouchard,
à l'âge de 78 ans
(Mère de Modeste-André Malingre)

ÉDUCATION ET INSTRUCTION

Nul n'a tous les enseignements,
Car la science est très profonde ;
C'est assez de ses éléments
Pour se conduire dans le monde.
Les principes fondamentaux
Sont ceux d'une pure morale
Qui peut éviter bien des maux :
C'est donc la chose principale.
J'ai pu l'apprendre à la maison :
Mes parents ont su m'en instruire.
A sept ans (l'âge de raison)
Je savais un peu lire, écrire.
Mille fois heureux est l'enfant
Très bien élevé par son père,
Et qui reçoit premièrement
De bonnes leçons de sa mère.

Je me rappelle avec plaisir
Le joyeux temps de mon enfance ;
Ne pas en garder souvenir,
Ce serait trop d'indifférence.
Les filles comme les garçons,
A l'école de mon village,
Gagnaient parfois pour leurs leçons
Soit un bon point, soit une image.
Le jour de composition
J'étais souvent pour l'écriture
Premier de ma division,
Malgré mon goût pour la lecture.

Je n'avais grande faculté
Pour tout savoir, pour tout apprendre,
Mais j'avais bonne volonté,
Et m'efforçais de bien comprendre.

Il se trouvait certain devoir
Pour lequel l'estime était haute :
Catéchisme il fallait savoir
Et même réciter sans faute.
J'étais, sur la religion,
D'une croyance très naïve ;
Ma première communion
Alors n'a pas été tardive.
Oh ! j'avais à peine douze ans,
Quand le curé voulut m'admettre
Au nombre des communiants ;
Il le fit sans se compromettre.
J'eus donc cet insigne bonheur ;
Il faut aussi que je vous dise
Qu'alors, étant enfant de chœur,
Je fréquentais beaucoup l'église.

Mes parents eurent le dessein
De me faire changer d'école,
Et je vins au pays voisin,
Conduit dans une carriole.
C'est là que je fis des progrès ;
Mon père a pu le reconnaître ;
Du reste, il l'avait fait exprès,
En me donnant un nouveau maître.

Puis, je fus mis en pension
Au petit bourg de Formerie,
Mais une indisposition
M'a conduit à l'infirmerie :

C'était un rhume négligé ;
Il fallait décamper du gîte.
Aussi, je me crus obligé
De quitter l'étude au plus vite.
Avec des soins et du repos,
Je sentis le mal disparaître ;
Dès lors, je devins plus dispos,
Car la santé fait le bien-être.
A la pension, je repris
Mes travaux avec diligence ;
On m'accorda le premier prix
Pour le style, avant la vacance.

Afin d'apprendre grec, latin,
Il fallait aussi que je change
De pension, et ce destin
Ne devait pas sembler étrange :
On n'enseignait là rien de tel ;
Ailleurs, en suivant la routine,
J'obtins bientôt à Neufchâtel,
Le prix de version latine.

Les prix ont certes leur valeur.
Comme les lauriers qu'on remporte,
A tout élève ils font honneur,
L'ennoblissant en quelque sorte.
Chacun se trouve encore heureux
D'avoir, après l'adolescence,
Ces souvenirs si glorieux
Et de labeur et de vaillance. [1]

Mon maître laissant cet état
Dont le bel exercice honore,

(1) Autrefois, les élèves n'avaient pas tant de prix, ni les volumes tant de luxe qu'à présent.

Chez lui comme au pensionnat,
M'enseignait le latin encore.
Je m'y rendais matin et soir,
Plus souvent, s'il était utile ;
Pour vérifier le devoir,
C'était vraiment un maître habile. [1]
Mais de bien faire j'avais soin,
Me corrigeant parfois moi-même ;
Enfin, pour prouver au besoin,
Que j'avais fait ma quatrième,
J'obtins certificat visé
Par l'inspecteur d'Académie,
Et de suite légalisé
Avec cachet de la mairie.

Je revins donc chez mes parents,
Car il était pour moi d'urgence
De ne leur causer plus longtemps,
Une aussi coûteuse dépense.
A l'école, à la pension,
Ce que j'ai pu gagner en somme,
Ne fut qu'un peu d'instruction,
Mais j'appris à connaître l'homme. [2]

(1) M. Lecaplain.

(2) C'est surtout à l'école qu'on voit l'homme sans déguisement. Il est au fond ce qu'il sera toujours.

CHOIX D'UNE PROFESSION

APPRENTISSAGE — EXERCICE PROFESSIONNEL — GAIN

Chacun choisit le métier qu'il préfère
Après avoir consulté ses moyens.
Le plus souvent on succède à son père
Comme le font de nombreux citoyens.

Ne pouvant pas embrasser la culture
Pour devenir un jour cultivateur,
Il me fallait un autre art qui procure
Assez de gain pour vivre avec honneur.
Or, je fis choix de l'odontotechnie [1] ;
Ce fut toujours une profession
Avec mes goûts en parfaite harmonie,
Et qui causa ma satisfaction.

L'extraction des dents j'appris à faire
Chez un dentiste habile et renommé [2] ;
J'appris aussi la prothèse dentaire ;
Il faut tout dire en ce bref résumé :
J'eus des leçons dans mon apprentissage,
D'un voyageur, le célèbre Borin ;
J'en ai reçu non loin de mon village,
Plus d'une fois, du fameux Turquetin.
Mais pour agir avec la connaissance
Qu'on doit avoir sur tous les points de l'art,
Je fis en outre, avec persévérance,
Divers essais, connus pour la plupart.

(1) L'Art dentaire.

(2) C'était un israélite à Rouen en 1860.

Depuis trente ans [1] au moins je suis dentiste ;
Il ne faut pas, dit-on, plus de dix ans
Pour faire en tout, un véritable artiste,
Jugez, lecteurs, si je connais les dents !

Or, le public eut en moi confiance,
Ce que j'ai bien et toujours mérité,
En opérant avec grande prudence,
Montrant surtout de la dextérité.

On ne connaît aucun fait regrettable,
Nul accident dans ma profession,
Malgré le cas parfois très redoutable
Qu'on peut trouver dans une extraction. [2]

Sans essayer la méthode insensible
Par un moyen dangereux ou trompeur,
J'ai fait du mieux, j'ai fait tout mon possible
Pour éviter une forte douleur.

Le mal de dent que chacun doit maudire,
Je l'ai calmé souvent pour plus d'un jour ;
Certainement je puis encore dire
Qu'il s'est enfui quelquefois sans retour.

De la dent creuse, assez bien obturée
Avec plombage imitant son émail,
J'ai prolongé plus ou moins la durée,
Et d'un microbe arrêté le travail.

Combien de dents d'une odeur repoussante,
Ont par mes soins acquis la propreté ?
En leur rendant la blancheur éclatante,
Je leur donnais la force et la santé.

(1) 1861.
(2) Surtout celle des dents adhérentes.

Mais j'oubliais les artificielles,
Car il en est même dans ce pays. (1)
J'ai remplacé maintes dents naturelles ;
Ce qui s'y fait moins souvent qu'à Paris.

Mon cabinet, cet endroit où j'opère,
Est sans éclat, sans gracieux fauteuil ;
Il m'a suffi, me suffira j'espére,
Comme aux clients, suffit mon bon accueil.

J'opère aussi quand le temps est superbe,
Devant ma porte, au gré des braves gens
Qui, sans façon, ayant les pieds sur l'herbe,
Me font bien voir ce qu'ont besoin leurs dents.

J'opère enfin dans tous les lieux propices ;
Il ne faut pas pour avoir du succès,
Salon doré, mille et mille artifices.
Hors ce qui sert, le reste est de l'excès.

Mes instruments jamais je ne néglige,
Ce sont pour moi des objets précieux ;
La propreté que chacun d'eux exige,
Plaît au regard du client soucieux.

Non, je n'ai pas cette mise élégante
Qu'on voit souvent au dentiste bourgeois ;
D'un simple habit toujours je me contente,
Car je ne suis qu'un pauvre villageois.

Je sais pourtant combien le luxe excite :
On ne fait cas que du bien habillé ;
On trouve en lui toujours un grand mérite,
Qu'on ne voit pas chez un déguenillé. (2)

(1) Le Pays de Bray.

(2) D'un bout du monde à l'autre bout, l'habit fait tout.
(BÉRANGER).

Dans mon état si, comme il est d'usage,
J'avais été tant soit peu charlatan,
J'aurais gagné sûrement davantage,
Mais de tromper je ne suis partisan.

La vérité bien souvent je proclame,
Sans intérêt, rien que pour mon plaisir,
Et rarement je fais de la réclame ;
Cela n'empêche un client de venir.

Quelle que soit enfin ma clientèle,
J'ai travaillé dans tous les environs;
Car je me rends partout où l'on m'appelle :
Chez les rentiers ou chez les bûcherons.

L'amour du gain ne m'a jamais fait faire
Sur un client une opération,
Sans avoir cru qu'elle était nécessaire,
Eût-elle été de son intention.

Pour dent de lait et pour dent permanente,
Mes prix toujours sont des plus modérés ;
Si la somme est quelquefois variante,
C'est à raison de certains opérés.

Quand l'indigent éprouve la souffrance,
Je le secours, mais gratuitement,
Et sans compter sur sa reconnaissance,
Je suis heureux de le rendre content.

Je ne pouvais dans ma pauvre commune,
Et dans certains pays environnants,
Me procurer une grande fortune,
N'ayant surtout qu'à retirer des dents.

Pour profiter beaucoup de l'art dentaire,
Je devais donc voyager assez loin,

Ne pas rester trop longtemps sedentaire,
Mais un devoir [1] me retint dans mon coin.

Le plus fréquent et régulier voyage
Que je faisais était à Neufchâtel,
Où des clients, suivant l'ancien usage,
Vont me trouver dans un modeste hôtel.

Il est un jour pour cela préférable :
Le samedi qui donne occasion
D'avoir en ville un gain plus convenable ;
C'est le marché de notre région.

Qui vient chez moi n'est pas, on se l'explique,
Celui qui court après le charlatan,
Cet épateur de la place publique,
Qui sait tromper bourgeois et paysan.

Et ce n'est pas celui qui n'a d'estime
Que pour l'artiste au salon luxueux,
Dont l'étalage est souvent de la frime
Pour attirer les sots, riches ou gueux.

D'eux néanmoins j'ai parfois la visite.
S'ils sont pressés par un fort mal de dent
Si leur dentiste eut triste réussite
Ou par hasard, s'il est longtemps absent.

Les gens sensés sont moins nombreux peut-être,
Mais j'ai l'honneur d'en être préféré,
J'ai l'avantage aussi de les connaître,
Cela suffit, tout bien considéré.

Certes, jamais trop cher je ne demande,
Car exploiter, c'est commettre un délit ;
D'être loyal, ma gloire est bien plus grande,
Mais par le fait, mon gain est plus petit.

(1) Celui d'être auprès de ma vieille mère.

OCCUPATIONS DIVERSES

Tout le travail que le devoir impose
N'empêche pas de bien faire autre chose,
Comme ferait le meilleur routinier ;
On dit pourtant « à chacun son métier. »

Certe, on ne peut, sans se causer dommage,
Trop négliger son principal ouvrage,
Mais pourquoi pas user de son loisir
En s'occupant de ce qui fait plaisir ?

C'est bien ainsi qu'en soignant la denture
J'ai travaillé souvent à la culture,
Afin d'aider surtout mes chers parents
Et profiter de l'emploi de mon temps.

Certains travaux chez autrui je vais faire,
Si le labeur toutefois peut me plaire :
Tailler, greffer les arbres dits fruitiers,
Ecussonner, rabattre des rosiers.

En me livrant à mon art de dentiste,
Je suis en outre un peu naturaliste :
J'empaille donc différents animaux ;
Les plus nombreux sont de charmants oiseaux.

Des œufs, des nids plus ou moins admirables
Dans mon musée aussi sont agréables ;
Et l'on y voit des insectes brillants,
Des papillons légers et ravissants.

D'autres objets l'homme collectionne,
Or, ce n'est pas ce que j'ambitionne,
Car je n'ai pas assez d'emplacement
Pour destiner autant à l'agrément.

Mais un plaisir des plus grands que j'éprouve
Quand un moment favorable je trouve,
C'est de parler d'un sujet sérieux,
Qu'il soit utile ou qu'il soit curieux.

Mon agrément est bien souvent de lire,
De méditer, de composer, d'écrire;
En travaillant pour mon utilité,
Je veux servir notre société.

Si mes écrits ne peuvent satisfaire,
(A tout le monde ils ne sauraient complaire),
On peut trouver chez moi des imprimés
Intéressants et du sage estimés.

Les almanachs, ces livres populaires,
Plus consultés que les vocabulaires,
Je les colporte et, par occasion,
Je fais aux dents une opération. (1)

A ce métier que tous les jours j'exerce,
J'ajoute encor comme petit commerce,
Des nouveautés, des portraits, des journaux
Et maints objets, articles de bureaux.

(1) Souvent, des personnes éloignées de ma maison, profitent de mon passage pour se faire opérer.

Il n'est pour moi de très grands avantages !
Mais dans le cours de mes fréquents voyages,
Je puis trouver en beaucoup de pays,
Quelques clients, même quelques amis.



FONCTION PUBLIQUE

Aucune fonction publique
(Titre d'honorabilité),
Je n'eus jamais, c'est véridique,
A la municipalité.

Mon aïeul (Bouchard), sans fortune,
Fut longtemps maire de Graval;
Mon père, dans cette commune,
Fut conseiller municipal.

De l'être il m'eut été possible,
En caressant l'autorité
Ou simulant l'homme flexible
Qu'on fait tourner à volonté.

Uu jour pourtant, monsieur le Maire
Fatigué de l'instituteur,
Me choisit pour son secrétaire;
Je le secondai de tout cœur.

Les papiers de notre mairie
Étaient dans la confusion, (1)
Mais de chercher n'ayant l'envie,
J'en classai la collection.

(1) Par suite de leur déplacement et des changements d'instituteurs-secrétaires.

L'ordre procure un avantage ; [1]
Or, je fis, là, tout pour le mieux ;
Petit traitement encourage ;
Je me montrai laborieux.

Volontiers, j'ai cédé ma place
Au maître d'école nouveau ; [2]
On le trouvait plaisant, sagace,
Du reste, « tout nouveau, tout beau. » [3]

J'aurais dû m'en aller d'avance,
Pour m'occuper de mes clients, [4]
Néanmoins, par mon obligeance,
J'y suis resté pendant deux ans. [5]

Le secrétaire tout dispose ;
C'est un employé sans pouvoir,
Mais c'est sur lui qu'on se repose
Quand on a besoin de savoir.

Désormais, je pourrai bien dire,
Comme Piron : « Je ne fus rien,
(Ajoutant ces mots de satire)
Pas même académicien. »



(1) Il n'est alloué que 110 francs au sécrétaire de la mairie de cette commune.

(2) Qui la réclama comme étant d'usage.

(3) Il convenait alors à M. le Maire.

(4) Étant dentiste.

(5) Du 1er Janvier 1892 au 31 Décembre 1893.

Maison natale de Modeste-André Malingre

PAYS — DOMICILE — PROPRIÉTÉ

Dans le petit village ayant nom de Graval,
Au bas duquel jaillit parfois l'eau saine et claire, [1]
Je suis le plus souvent; c'est mon pays natal
Et, naturellement, celui qui doit me plaire.
Quant à l'humble chaumière où vivaient mes aïeux,
J'ai dû l'abandonner par cause d'infortune,
Ce fut longtemps pour moi, séjour délicieux,
Solitude au milieu de ladite commune. [2]
Cour, jardin et verger faisaient mon agrément :
J'y voyais fleurs et fruits auprès de la verdure ;
J'entendais des oiseaux le mélodieux chant ;
Je goûtais les plaisirs de la belle nature.
Une terre en labour me donnait, en saison,
Et presque tous les ans, pour le soin ou la peine
De l'avoir cultivée, abondante moisson.
Tels étaient en ces lieux les biens de mon domaine.

Mais on me les a pris. Qui donc en est l'auteur ?
Un démon-créancier, vrai monstre à l'âme noire.
Et comment a-t-il fait ? Pour l'apprendre au lecteur,
Je vais, en quelques mots, en retracer l'histoire.

Au temps où la culture offrait assez de gain,
Mes parents crurent bon d'agrandir l'héritage [3]

(1) Source de l'Eaulne qui parait ordinairement à Mortemer.

(2) Cette maison est écartée des autres habitations.

Entre la cuisine et une chambrette était un gentil cabinet avec foyer où je travaillais et recevais mes clients.

(3) Pour avoir suffisamment de quoi s'occuper chez eux.

Et firent des achats de pièces de terrain.
Mais pour eux ce ne fut un réel avantage.
Il leur manquait des fonds; obligés d'emprunter,
Moindre encore en devint sur tous points leur aisance.
Plus d'un sujet venait sans retard augmenter
Le chiffre déjà grand de cette redevance :
Coût d'acte pour l'emprunt, frais d'enregistrement
Après l'inscription, la charge hypothécaire
Dont on faisait aussi le renouvellement,
Formalité légale, au prêteur nécessaire.
Il fallait, deux fois l'an, payer gros intérêt
Et bien vite arrivait l'échéance du terme.
Mais l'argent à verser n'était pas toujours prêt.
On se trouvait dès lors comme en loyer de ferme
Ajoutons à ces frais une foule de maux,
Des accidents divers que jamais on évite.
Or, défaut de récolte et perte d'animaux
Arrivèrent chez nous presque tous à la suite.
De plusieurs bâtiments la réparation
Fut, à certaine époque, affaire très urgente,
D'où retard de paîment donnant occasion
De saisir mon immeuble et d'en forcer la vente.
Le rusé créancier agissait à dessein,
Car il supposait bien acheter, faisant vendre,
Et lui nuire en cela ne pouvait nul voisin;
Il poursuivit alors sans vouloir plus attendre.
C'est ainsi que mon bien fut vendu non-valeur[1]
Par des hommes de loi, des agents de rapine
Et tomba dans les mains d'un vil usurpateur
Qui parut satisfait de causer ma ruine.

(1) Ce bien valait sans exagération 18.000 francs (les constructions étant seules estimées en moyenne à 8.000 francs pour l'assurance), mais le tout ne fut vendu que 6.000 francs.

Je sais que mes parents quand ils faisaient valoir,
S'étaient toujours montrés travailleurs économes
Et que pour leurs emprunts ils avaient cet espoir :
D'en acquitter un jour avec gloire les sommes.
Vraiment, ils auraient dû dans ce cas réussir,
Mais la valeur des biens eut d'abord une baisse
Que le prix des produits dut ensuite subir ;
Ce qui fit que beaucoup n'eurent pas sol en caisse.
Il n'en fut pas ainsi des intérêts d'argent
Car durant ce temps-là, tous restèrent les mêmes
Et les taux élevés jetèrent promptement
Les pauvres débiteurs dans des besoins extrêmes.
Le taux de cinq pour cent si cher à l'emprunteur,
Est certes bien le pis dans cette conjoncture ;
Le plus laborieux fermier-cultivateur
N'avait pas trois pour cent d'une bonne culture.

Il serait juste enfin que les productions
Règlent les intérêts en leur servant de base
Et qu'au moins tous les ans, mêmes proportions
Soutiennent l'ouvrier qu'un lourd paîment écrase.
Mais c'est différemment ; ce sont les capitaux
Que protège la loi pour la classe rentière ;
Ils ne font qu'entraîner, tel qu'un gouffre les eaux,
Tout objet mobilier, propriété foncière.
Ce vol autorisé, c'est le droit du plus fort,
C'est toujours et partout le même qui domine ;
C'est bien pour les rentiers un superbe renfort,
Mais pour les travailleurs, ce n'est que la débine.

Pour payer, le bien est, bon gré, mal gré, vendu ;
Et si la valeur est parfois insuffisante, [1]

(1) La valeur de ma propriété aurait dépassé la somme due, si elle avait été mise en vente à son prix réel.

L'avide créancier, pour ce qui reste dû,
Un quart de siècle au moins son débiteur tourmente.
Pire qu'un exilé qui dort tranquillement
Sur un sol très lointain où rien ne fait envie ;
Il croit voir l'usurier et l'entendre souvent
Dire : « Tout est à moi ! Va-t-en chercher ta vie ! »

Lecteurs, qu'en pensez-vous ? Oh ! le meilleur sort !
Cette position est aujourd'hui la mienne
Et je m'estime heureux ! A quoi bon un trésor ?..
Je n'ai plus de maison, plus rien qui m'appartienne.[1]
Ah ! je possède encore indispensablement,
Pour ma profession, mes objets de dentiste,
Tout ce qui peut m'aider à vivre honnêtement,
Comme doit faire aussi n'importe quel artiste.
Il me reste encor plus : l'objet de mon plaisir
Dont, à certains moments et suivant mon gré, j'use.
Cet objet que jamais on ne peut me ravir,
Oh ! c'est ma pauvre lyre, autrement dit, ma muse.
Elle a, comme chacun, petit ou grand défaut;
Qu'importe, là-dessus qu'on fasse la critique !
Dire ce que je veux : c'est ce qu'il me faut ;
A mes libres propos on peut faire réplique.

Comme on le voit ici, je fus exproprié
De mon bien devenu par malheur enviable ;[2]
Quant au sot qui s'en est à tort approprié,
S'il fit de très grands frais, c'est pour lui regrettable.
J'aurais pu consentir à ce dépouillement,

(1) Qu'une portion d'un bois indivis dont la valeur annuelle est de 25 à 30 francs et dont la vente forcée aurait causé trop de frais.

(2) Cette propriété qui est la mieux située du pays consiste en herbages plantés d'arbres fruitiers avec cour et jardin ; le tout édifié d'une maison et de plusieurs bâtiments ruraux.

Mais il aurait fallu que je restasse maître
D'un petit coin propre à bâtir un logement,
Car je voulais mourir aux lieux qui m'ont vu naître.

Ce n'était pas assez pour l'affreux ravisseur
Que d'avoir fait saisir mes différents immeubles :
Il désirait encor, mais ne put par bonheur,
Après un vain essai, faire vendre mes meubles.
Je les avais cédés à titre de paîment
A quelqu'un qui voulut sans façon me les rendre ;
Or, c'était employer un moyen excellent
Pour qu'un tel créancier ne puisse me les prendre.

Mais plus d'emplacement pour tout ce mobilier !
Une partie alors je mis, sans défiance,
Chez de proches voisins habitant mon quartier.
Dupe je fus beaucoup de leur grande obligeance.[1]
Ainsi, l'on croit parfois trouver de braves gens !
Partout il en existe ; il faudrait les connaître !
On sait que plus communs ils sont d'un autre sens.
Honnête qui se dit, peut oublier de l'être.

Plusieurs objets volés ! Plus d'un aussi perdu !
De beaucoup sur la terre il faut bien qu'on se passe !
A qui possède ou non un avoir superflu,
Il arrive souvent qu'un meuble l'embarrasse,
Diogène[2] l'a su ; son écuelle il cassa.
Une telle action, possesseurs, vous étonne !
Et le creux de sa main alors la remplaça.[3]
Que ne puis-je, de même, habiter une tonne ![4]

(1) Ayant gardé pour eux une quantité d'objets.
(2) Philosophe grec cynique.
(3) C'est, pour boire, un moyen ingénu dont il prit exemple sur des enfants
(4) Diogène avait pour maison un tonneau.

Chassé de ma maison, j'allai dans le hameau
De Grattenoix (Beaussault) louer une demeure
Où j'ai logé deux ans. Du reste, un bois très beau,
Mieux qu'un superbe champ, m'égayait à toute heure.
Et bien que j'habitasse en un joli milieu,
Je revins au pays que toujours je préfère,
Laissant la maisonnette au seigneur de ce lieu,
Dont la location me paraissait trop chère.

Depuis ce moment-là, je réside à Graval;
Mon habitation est celle d'un pauvre homme.
Quand il est à propos, je change de local,
Mais celui que je prends est un taudis en somme.
Je puis y vivre heureux comme dans un château :
Le bonheur ne tient pas toujours au patrimoine.
La cage, assure-t-on, ne nourrit pas l'oiseau,
Et quel que soit l'habit, il ne fait pas le moine.

NOTA.

De tous les logements que j'ai habités, plusieurs m'avaient été accordés par obligeance, mais un me le fut par spéculation et je n'eus à cette occasion que des désagréments. Voir la brochure intitulée : *Plaidoyer en vers et contre tous du poète, chansonnier et dentiste M... devant la Justice de Paix de Neufchâtel-en-Bray.*

ÉTAT-CIVIL

Je suis et veux rester célibataire,
Si méprisé que soit ce libre état,
Car il n'est rien je crois de mieux à faire
Que de garder toujours le célibat. (1)

Mais il est vrai que le beau sexe j'aime,
Et je le dis sans le moindre détour ;
Je puis donc bien en être aimé de même.
Tous les hommes ont plus ou moins d'amour.

Et si parfois cet amour nous enflamme,
Il ne faut pas pour cela le blâmer,
Car en créant l'homme ainsi que la femme,
Dieu les a faits tous les deux pour s'aimer.

L'amour enfin est ce qui les assemble,
Et c'est l'auteur de la postérité.
Soyons unis autant que bon nous semble ; (2)
Mais le bonheur est dans la liberté.

N'obéissons qu'aux lois de la Nature,
Que sont ces vœux de chasteté sans fin ?
Souvent hélas ! une grande imposture
Pour mieux cacher le plus honteux dessein. (3)

(1) Nil melius vitâ cælibe. (Horace).
Il n'est rien de tel que de vivre garçon.

(2) Quelle que soit cette alliance, s'il y avait un désaccord continuel, il vaudrait mieux se séparer. Ce qui n'empêcherait pas d'élever les enfants, chacun suivant ses moyens.

(3) On en voit de nombreux exemples chez des religieux qui s'écartent en public de la plus belle créature de Dieu et qui s'en approchent en secret, quant à défaut de femmes ils ne se livrent pas à la dernière impureté.

Qu'est-il aussi ce charmant mariage ?
L'invention d'un vrai dominateur. (1)
Toujours là, règne un certain esclavage ; (2)
L'amour y perd chaque jour sa vigueur. (3)

Pour un tel mal le remède qu'on prône
Est souverain et de beaucoup connu.
Son symbole est la belle couleur jaune ;
Qu'il n'en déplaise au plus fameux cornu. (4)

Il est certain que besoin n'est pas vice.
Ne peut-on pas à d'autres recourir ?
On doit aimer quiconque rend service, (5)
Car il est bon d'empêcher de souffrir. (6)

La jalousie a rendu trop austère,
Et sans égard souvent pour l'amoureux
Qui ne voit rien de mal dans l'adultère ;
L'époux en fait toujours un crime affreux. (7)

C'est aller loin, il devrait se contraindre.
Si mécontent que puisse être un époux,

(1) Dans le mariage, la femme est toujours sous l'empire de l'homme.

(2) Surtout pour la femme par l'obéissance à laquelle elle est assujettie.

(3) Ce n'est pas sans raison que l'on compare les changements de l'amour aux phases de la lune. Comme la lune, en effet, l'amour a son croissant et son déclin, ses bons et ses mauvais quartiers. En amour, la nouvelle lune est appelée *lune de miel ;* la pleine lune serait donc son apogée, et la lune rousse la *lune de fiel.*

(4) Pour cocu. — Le jaune paraît suspect aux maris de femmes infidèles, comme le rouge l'est aux animaux qui portent des cornes.

(5) C'est ce que font certaines personnes quand elles n'ont pas leur satisfaction dans le mariage.

(6) Cette charité en amour doit causer un plaisir réciproque.

(7) On sait que le doux Jésus pardonna l'adultère, comme nous pardonnerions un simple délit.

Il aurait tort pour cela de se plaindre,
Et plus encor de se montrer jaloux.

Des traits joyeux tous ne font que de rire,
Excepté ceux qui sont en mauvais cas ;
Avec raison les cornards peuvent dire :
« D'autres le sont et ne s'en doutent pas ».

Heureux l'amant qui sait jouer son rôle
Sans éprouver aucun désagrément ! (1)
Quant à l'époux, parfois il trouve drôle
Que son cher fils lui soit tout différent. (2)

Pour le cocu c'est vraiment un dommage,
Mais cet enfant est quand même le sien,
Car il n'est pas de bâtard en ménage ;
Proche héritier il sera de son bien.

Le mari doit l'aimer comme la mère ;
Le maltraiter serait l'acte d'un fou.
Epoux trompé peut se montrer bon père ;
Une grisette a bien soin d'un coucou. (3)

Les coucous sont de beaux agents d'affaires,
Ils sont partout reçus et conviés ;
On en voit donc chez les célibataires,
Et bien autant chez les gens mariés.

(1) Souvent il en est de l'amant comme de l'escamoteur : à force de renouveler son tour, on découvre ses ficelles.

(2) S'il ressemblait au moins à son cousin, il tiendrait toujours de la famille !

(3) Le coucou pond dans le nid de la grisette et lui laisse le soin d'élever son petit.

Petits et grands de campagne et de ville,
Jeunes et vieux, serviteurs, même rois, (1)
C'est à celui qui sera plus habile
Pour imiter le coucou de nos bois.

Devant les mœurs toute la loi s'efface.
L'amour ne veut aucun commandement ; (2)
Chez les époux il n'est pour lui de place
Quand il s'y trouve un grand dissentiment.

Pourtant jadis les conjoints devaient suivre
La même règle à perpétuité. (3)
Et bien ou mal, ensemble toujours vivre
Sous une loi de pure absurdité.

Il est bien vrai qu'aujourd'hui rien ne force
Les mariés à garder leurs liens,
Mais il leur faut pour avoir le divorce,
Certains motifs, puis assez de moyens. (4)

On est bien mieux restant garçon ou fille ;
Ainsi, l'on est toujours maître de soi.
Le célibat n'exclut pas la famille ;
Mais il faudrait agir de bonne foi. (5)

Jamais la loi dans sa rigueur extrême,
Ne peut forcer l'époux plus que l'amant :

(1) Ces personnages, qui ont plus que d'autres les moyens de satisfaire leur désir lubrique et inconstant, ne s'en privent pas.

(2) L'amour ne se commande pas. (Proverbe.)

(3) De rester unis par les liens indissolubles du mariage.

(4) On ne peut divorcer comme se marier sans qu'il en coûte.

La difficulté de se séparer dans le mariage cause quelquefois de criminelles actions.

(5) L'honnête homme ne voudrait pas abandonner l'enfant qu'il saurait être de ses œuvres.

S'il n'a de quoi pour suffire à lui-même,
On le verra délaisser son enfant. [1]

Fils légitime [2] a tout en héritage.
Fils naturel a peu de chose ou rien ;
On peut tester, c'est un grand avantage, [3]
Pour lui donner son argent ou son bien.

On voit ici l'injuste privilège
De cette loi pour l'enfant du calcul
Qu'elle préfère, et sans cesse protège ;
L'enfant d'amour pour elle est presque nul.

Vous méprisez l'union illicite ;
Le mariage a-t-il plus de valeur ?
Et vos enfants ont-ils plus de mérite ?
Non, mais la loi donne un air de grandeur.

L'homme par là diffère de la brute.
Quel sot moyen de vouloir s'enchaîner !
Ce pauvre fou court tout droit à sa chute ;
Moins que la bête il sait se gouverner.

J'ai bien connu des mariés modèles ;
On voit encor des couples assortis ;
Il est enfin des personnes fidèles,
De mêmes goûts, de mêmes appétits.

Quand l'intérêt seulement les ressemble,
Ce n'est pour eux que spéculation [4] ;

(1) Ce que fait souvent l'indigent, le prodigue ou l'ivrogne.
(2) Garçon comme fille.
(3) Il faut pour cela que l'enfant ne soit pas reconnu.
(4) Il s'en fait plus comme cela qu'autrement.

Quand l'un des deux à l'autre ne ressemble
Bientôt survient de la désunion.

Si les époux n'ont que l'or pour fortune,
L'un d'eux s'en va chercher l'amour ailleurs ;
L'autre se fâche et puis garde rancune,
Sujet fréquent de terribles malheurs.

Sans la richesse on voit la jalousie
Dans des époux qui sont mal rencontrés ;
Or, pour guérir de cette frénésie,
Ils sont contraints de vivre séparés.

Oh ! quel tourment mille fois on endure
En mariage, et surtout quel ennui! (1)
La loi s'oppose aux droits de la nature;
On va chercher le bonheur chez autrui.

De subjuguer, il n'est pire injustice :
L'homme en prend droit : c'est celui du plus fort. (2)
Mais la femme a souvent plus de malice ;
Pour la mener elle agit sans effort.

Quoiqu'il en soit, réellement il l'aime ;
Elle est aussi faite pour le charmer,
Mais ne pourrait le chérir elle-même,
S'il ne savait du tout s'en faire aimer.

(1) La différence de caractère cause plus ou moins de désaccord ; il s'en suit quelquefois des disputes, des emportements et même des coups.

(2) Suivant le récit de la Bible, Ève, ayant mangé et fait manger du fruit défendu à Adam, elle fut en punition de sa faute, soumise à son autorité.

Depuis ce temps, combien de femmes ont pris et fait prendre aux hommes, du fruit défendu.

On sait qu'Adam et Eve avaient droit de manger de tous les fruits à l'exception d'un seul. Chose prohibée souvent fait envie !

Certainement l'amour doit être libre,
Comme le couple en pleine liberté;
Les deux époux en gardant l'équilibre,
Feront du mieux chacun de leur côté.

Très bonne chose est parfois illégale,
Tel il en est d'un simple accouplement;
Il n'est besoin de la loi conjugale
Pour vivre ensemble et très honnêtement.

Ne voit-on pas dans le libre ménage,
Nombre de gens bien s'arranger entre-eux?
C'est paraît-il le parti le plus sage
Pour vivre en paix et se trouver heureux.

Si quelquefois pour une bagatelle,
Ou pour n'avoir toujours fait ce qu'il faut,
Il se produit une forte querelle,
On se pardonne aisément un défaut.

Quand par hasard, l'un des deux peut se plaindre
Sous le rapport de l'infidélité [1],
Ne pardonnant il serait fort à craindre
De voir fuir l'autre avec vivacité [2].

Si d'un poupon l'amant n'est pas le père,
Car cet enfant peut n'être pas le sien,
Que le trompé n'ait chagrin ni colère;
S'il le nourrit, c'est donc qu'il le veut bien.

(1) On n'est pas tenu d'avoir toute fidélité envers celui qui en manque.

(2) La facilité qu'il y a de se séparer dans le célibat, est un puissant moyen pour rester fidèle quand on est bien ensemble.

Avoir en tout une grande indulgence (1)
Lorsque l'on peut certes : faire autrement,
C'est mériter de la reconnaissance,
Et c'est prouver un grand attachement.

De la bonté trop souvent on abuse,
On dupe même et sans vouloir duper,
Puis tout finit, car à force tout s'use (2)
Se trompe enfin, qui veut toujours tromper.

Pour n'avoir pas à supporter un vice,
Et n'éprouver de contrariété,
Puis s'arranger mieux suivant son caprice,
Il faut souvent fuir la société.

Pour être maître, un moyen très facile,
Et qui permet d'agir tranquillement,
C'est bien d'avoir chacun son domicile
Et quand on veut, y vivre isolément. (3)

Certains travaux, même une multitude,
Il n'est besoin d'exécuter à deux ;
Pour quelques-uns il faut la solitude,
C'est un moyen de faire souvent mieux.

En mariage on n'a pas l'assurance
D'aide et de soin qu'on doit avoir toujours,

(1) Les personnes les plus sujettes à manquer sont parfois les moins indulgentes.

(2) Les personnes qui vivent maritalement se séparent quelquefois aussi, faute d'avoir su maintenir entre elles ce bel accord qui fait surtout le bonheur dans le ménage.

(3) N'avoir quelqu'un chez soi qu'au besoin.

Soit par mépris, soit par indifférence,
Et l'un finit avant l'autre ses jours. (1)

Sur ses enfants parfois l'on se repose :
En les faisant un jour pensionner
Quand besoin est, une loi leur impose,
Mais s'ils n'ont rien, ils ne peuvent donner (2)

Comme on le sait, l'hymen autoritaire
Exclut souvent la douce volupté ;
Il n'est d'ailleurs nullement nécessaire
Pour le maintien de la moralité.

Les faits honteux commis en mariage
Sont moins connus que dans le célibat ;
Il s'en commet peut-être davantage
Où la pudeur est l'objet d'attentat.

Communément l'homme avec plaisir change,
Comme lassé d'un mets toujours offert ; (3)
La femme aussi dans ce but se dérange,
Et ne craint rien, car elle a son couvert.

Gare à celui qui ferait la sottise
De s'approcher trop arbitrairement ;
Le meurtre enfin que la loi favorise,
Pourrait punir un tel épanchement. (4)

De temps en temps par un moyen perfide,
L'épouse attire un amant fortuné

(1) Il est bien rare de mourir tous deux en même temps,

(2) Ils sont quelquefois dans l'impossibilité de suffire aux besoins de leurs propres enfants.

(3) Changement de viande renouvelle l'appétit. (Proverbe.)

(4) Les personnes prudente évitent toujours ce danger.

Que son époux menace d'homicide,
Si quelqu'argent n'est de suite donné. (1)

Certains maris usent de tolérance
Quand les amants sont généreux, (2)
Mais le public n'a pas de complaisance.
Il cause, il rit de ce fait scandaleux.

D'autres maris, pour plaire à des maîtresses,
N'hésitent pas de leur faire un cadeau,
Ou d'enjôler par de belles promesses,
La fille simple habitant le hameau. (3)

Tant de défauts vraiment insupportables,
Font de l'hymen le plus horrible enfer ;
Pour ne souffrir de ses lois détestables,
Il faut un cœur aussi dur que le fer.

Beaucoup de gens restent célibataires
Pour éviter chez eux bien des tracas,
Et pour régir librement leurs affaires.
Quand on est seul on ne discute pas.

Tous les humains soumis au mariage,
Le plus souvent sont des mystifiés.
S'ils en avaient sû le désavantage,
Ils ne seraient aujourd'hui mariés.

Pour des époux jadis c'était commode
De se quitter sans avertissement ;

(1) Il faut qu'un homme soit bien vil pour faire de sa femme un appât dont s'approche l'amoureux téméraire qu'il dévalise ou compromet dans sa maison, véritable guet-apens !

(2) On voit des hommes qui livrent volontiers leur femme à celui qui leur donne seulement de quoi boire.

(3) Toute fille pauvre qui se laisse séduire par un homme marié.

Grâce à la loi, cela n'est plus de mode,
Car le divorce est commun à présent. [1]

Du mariage on connaît l'artifice ;
Et quel que fut le succès d'un premier,
Certaines gens cherchant un bénéfice,
Ne manquent pas de se remarier.

On voit parfois la bouillante jeunesse
Se marier avec empressement. [2]
Ssns se douter que plus tard l'amour cesse
Et que tout peut devenir différent.

L'amour aveugle et l'intérêt sordide
Il faut bannir et bannir à jamais.
Si la raison à l'hymen ne préside,
C'est un accord on ne peut plus mauvais.

Le mariage enfin quand on l'observe,
Est bien souvent tyrannie ou méfait ;
Et l'on peut dire encore sans réserve,
Que le meilleur est toujours imparfait. [3]

On n'a point tort de fuir le mariage,
Dès qu'on a fait cette observation ;
Si l'on n'en suit comme d'autres l'usage,
Ce n'est jamais faute d'occasion. [4]

(1) Il y aurait lieu de croire qu'on ne se marie que pour se divorcer.

(2) Qui se marie trop promptement s'en repent longuement. (Proverbe.)

(3) Le mariage est un temple où le diable a ses entrées. (GERFAUT).

(4) On trouve toujours quelqu'un pour se marier.

Il n'est, dit-on, de pot qui ne trouve son couvert.

Les filles sont quelquefois les premières à pousser les garçons au mariage.

J'aurais donc pu par acte légitime,
Avoir sur femme un peu d'autorité.
Plus que pouvoir et plus que bien j'estime :
La liberté, l'entière liberté !

A propos de la liberté, voici le couplet final d'une chanson de Béranger sur l'indépendant :

Mais quoi ! je vois Lisette ornée
De ses attraits les plus puissants,
Qui des chaînes de l'hyménée,
Veut charger mes bras caressants.
Voilà comme on perd son empire !
Non, non, point d'hymen imprudent.
Que toujours Lise ait le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.



Le mariage fut institué par Fow-hi ou Fohi, premier empereur de la Chine, vers 3300 avant J.-C.

DEUXIÈME PARTIE



SUJETS COMPLÉMENTAIRES

NOURRITURE

Je ne saurais ici-bas me ranger
Parmi les gens qui vivent pour manger.
Je me nourris, mais ce n'est que pour vivre
Et mon régime est le meilleur à suivre.

Assurément, des mêts d'un goût exquis
(Tous ceux des grands, des nobles ou marquis),
Je ne voudrais toujours pour nourriture;
Les savourer n'est pas dans ma nature.

Nous ne trouvons certain mêts excellent
Que s'il nous est présenté rarement.
Dans les dîners, souvent la friandise
Marche de pair avec la gourmandise.

Il n'est besoin pour faire un bon repas,
D'avoir chez soi nombre infini de plats.
Un sans apprêt que l'on prend à son aise
Ne cause pas digestion mauvaise.

Je dois surtout à la sobriété
L'heureux maintien de ma faible santé.
Qu'un mêts me soit sur tout point agréable,
Jamais d'excès je n'en fais à la table.

Que cidre soit comme vin bon et beau,
Pour en user souvent, j'y mets de l'eau.
Ma boisson est, chez moi, je vous l'assure,
Ainsi mêlée, ou plutôt, c'est l'eau pure.

Mais que diront les amis de Bacchus ?..
Je ne fais pas mépris du divin jus !
Seulement, moi, d'un peu je me contente,
Car je crains fort la liqueur enivrante.

Trop d'alcool est toujours un poison ;
Et cet excès fait perdre la raison.
Quoiqu'il en soit, une légère ivresse
Cause à beaucoup un moment d'allégresse ;
D'ailleurs, le vin chasse souvent l'ennui,
Mais il revient promptement malgré lui.
Et dans ce cas, tout buveur peut bien dire :
Oh ! j'étais mieux ; à présent je suis pire.

Les excès sont funestes et ruineux ;
Plus on en fait, plus on est malheureux.
Grâce au travail, à la philosophie,
On sent bien moins tous les maux de la vie.

Ah ! de jeûner je ne suis partisan ;
Pour exister il faut assez pourtant.
Qui vit de peu ne craint pas la misère.
Vivre sans frais, cela semble un mystère.

VETEMENT

Le vêtement qui me convient toujours
Sans me parer des pieds jusqu'à la tête,
Est bien celui que l'on met tous les jours
Et non l'habit du dimanche ou de fête.

Quant à la mode, elle n'est pas vraiment
La chose qui me séduit ou m'entraine,
Et je ne veux la suivre aucunement,
Si son caprice a pour moi de la gêne.

Je ne suis pas de ces gens vaniteux,
Infatués de leur faible mérite;
Quand d'autres sont moins bien habillés qu'eux,
Ils ne voudraient recevoir leur visite.

Et je suis loin de vouloir imiter
Le freluquet ainsi que la coquette
Dont le dessein est de faire admirer
Sa personne en magnifique toilette.

Quel était donc mon plus beau vêtement ?
Tel que celui qu'on porte de coutume,
Lorsque l'on est jeune communiant.
Assez longtemps j'ai gardé ce costume.

Mes vêtements je remplace au besoin;
Ce qui m'y force est la maudite usure.
Je la retarde avec le plus grand soin;
Mais elle vient trop tôt, je vous le jure.

Le prix d'achat n'est pas indifférent.
Moi, je préfère au brillant le solide;
Afin surtout d'épargner mon argent,
Car promptement la boursedevient vide.

Un bon habit peut avoir cher coûté;
L'étoffe en est parfois moins agréable,
Mais ce n'est rien : on sait que la beauté
En général est chose peu durable.



LOGEMENT

Le logement que bien souvent je loue
Est la maison de quelque villageois;
A l'intérieur, l'on ne voit pas de boue :
La propreté, l'ordre y sont à la fois.

Bien que ce soit une pauvre chaumière,
Je m'y complais mieux que dans un château,
Car telle était ma demeure première :
Le vert gazon se trouvait au niveau.

Mes visiteurs se présentent sans crainte;
L'étranger même est toujours bien reçu.
Dans ce séjour, chacun n'a de contrainte.
S'il n'est content, oh ! c'est à mon insu.



AMEUBLEMENT

Que dire ici de mon ameublement !
Certe, il n'est pas de bien grande importance.
Mes meubles sont utiles seulement,
Car ils n'ont point de luxe ou d'apparence.

Tout meuble est fait pour servir au besoin ;
On aurait tort de n'en pas faire usage.
Il faut quand même en prendre très grand soin :
Vrai passe-temps, coûteux dans le ménage.

J'ai peu d'objets pour ma commodité
Et la plupart me sont indispensables.
Ceux des parents dont j'ai seul hérité
Seront toujours à mes yeux préférables.

Je voudrais bien les laisser aux amis,
Si j'en trouvais d'assez bons, mais j'observe
Que provenant de mes aïeux chéris,
Il me plairait aussi qu'on les conserve.

NOTA

Ce simple mobilier qui se composait principalement de chaises, table, pupitre, armoire et buffet, sans compter ce qui servait pour le foyer et la cuisine, est réduit à un plus petit nombre d'objets.

ANIMAUX DOMESTIQUES

Je possédais différents animaux,
Comme on en a partout dans la campagne ;
Du nombre étaient quelques charmants oiseaux,
Mais à cela peu de chose l'on gagne.

Pas de bétail et même pas un chien !
J'aime pourtant cet animal docile.
Du pauvre il est le fidèle gardien.
Il est au riche également utile.
Le chat me plait : il est flatteur, dit-on !
Et paresseux. Je n'en saurais que faire.
Pour tout vous dire : il est aussi fripon ;
C'est un défaut que je ne pourrais taire.

Je n'ai donc pas de pareils serviteurs,
Mais fréquemment il en vient à ma porte
Me demander parfois quelques faveurs,
Car à cela le besoin les exhorte.
Sans différer, je leur donne du pain :
C'est tout au moins une petite croûte
Que doucement ils prennent de ma main.
Ce don les flatte et qu'est-ce qu'il me coûte !

Quand je suis seul, des oiseaux du quartier
Me font aussi leur courtoise visite ;
En me rendant chacun d'eux familier,
Pour une miette ou deux, m'en voilà quitte.

Mes visiteurs ne sont pas oublieux
Pour ces bienfaits, souvent ils reviennent.
Croient-ils que c'est la maison du bon Dieu ?
Qu'importe enfin, cette habitude ils prennent.

Quant aux oiseaux, point de captivité !
Une prison, pour eux, c'est bien la cage.
Il vaut donc mieux qu'ils aient la liberté ;
Laisons-les tous voler dans le boccage.[1]



(1) Comme bien d'autres, j'eus, dans ma jeunesse, des oiseaux en cage, maintenant, je préfère les laisser libres que d'en faite des captifs.

SOLITUDE ET SOCIÉTE

La solitude est souvent nécessaire
Pour bien penser et surtout pour bien taire.
Quand on est seul, sans commandant, sans loi,
Tout ne dépend en un mot que de soi.

Ainsi, je prends un parti des plus sages
Et je fais certe un des meilleurs ouvrages
En y mettant toute l'attention
Et n'éprouvant nulle interruption.[1]

C'est aux endroits où règne le silence
Que je m'arrête enfin de préférence :
Aux champs, au bois, dans un chemin désert,
Sous le feuillage ou sur le gazon vert.

C'est là que tout m'est le plus agréable
Et que je trouve un plaisir ineffable
Que je n'ai pas en ville où l'on entend
De toutes parts un tumulte incessant.

Parfois, hélas ! un monde sans mérite
Force d'aller vivre comme l'ermite.
Bien qu'on soit fait pour la société,
On peut ainsi vivre à sa volonté.[2]

L'isolement qui charme dans la vie,
N'empêche pas l'aimable compagnie ;

(1) Dans un cabinet pour l'étude ou le travail.
(2) Pour vivre heureux, vivons cachés. (La Fontaine)

Car tôt ou tard on peut avoir besoin
D'enseignement, de secours ou de soin. (1)

Je recherchais souvent dans ma jeunesse,
Les vieux, remplis de savoir, de sagesse ;
Mais ils pourraient, vieillissant, m'ennuyer ;
Les jeunes gens peuvent mieux m'égayer. (2)



(1) Mieux vaut être seul que mal accompagné. (Proverbe.)

(2) Autant la conversation des jeunes personnes est vive et gaie, autant celle des vieilles est triste et monotone.

D'ailleurs, les maux qu'on éprouve dans la vieillesse et qu'on n'a pas dans la jeunesse, sont la principale cause de cette différence.

MORALITÉ

Chez soi, chacun agit comme il peut et l'entend,
Suivant son habitude et même son penchant. (1)
Mieux qu'un autre on croit faire et parfois on fait pire ;
Qui ne connaît autrui ne doit pas en rien dire.

Oh ! la vie intime est plus ou moins un secret ;
Vouloir y pénétrer ce serait indiscret.
Quelle que soit enfin l'opinion vulgaire,
Moi, je sais qu'aucun mal je ne voulus y faire.

Je suis de ces humains qui vivent sobrement,
Se contentant du sort, heureux en travaillant.
Mais faut-il après tout, pour avoir du mérite,
Compagne légitime et non d'autre à sa suite ?

Dans ce singulier cas, je peux dire, ma foi :
L'exigence est stupide et mauvaise est la loi. (2)
A l'hymen enchaînant qu'on dit plus honorable,
La liberté pour moi, cent fois est préférable.

(1) Chacun doit être maître absolu dans sa maison, pourvu qu'il n'y fasse rien de nuisible à son prochain.

(2) Il se trouve des personnes honnêtes qui vivent maritalement et auxquelles on refuse pour cette cause des emplois lucratifs.

On voit des gens d'égale probité qui sont chargés d'enfants et que certaines autorités malveillantes ne veulent pas secourir dans les plus grands besoins, toujours par la seule et absurde raison qu'ils ne sont pas mariés.

Sachez tous qu'à l'abri du voile conjugal,
L'immoralité cause encor plus de mal.
Estimable est celui qui, vivant à sa guise,
Sans être marié, jamais ne scandalise.

PROBITÉ

Quant à l'honêteté, chacun se l'attribue,
Mais sans l'avoir toujours autant qu'il l'évalue.
Souvent, certaines gens de principes douteux,
Disent qu'il n'en est pas de plus honnêtes qu'eux.
De notre probité pas de vain étalage !
Car il est tant d'écueils qu'on peut faire naufrage.
Malgré l'attention et même tous les soins,
Beaucoup ont succombé dans un pressant besoin.
Dans ce siècle qu'on dit de progrès, de lumière,
Bien grande en tous pays est encor la misère.
Oh ! noble charité, ce n'est pas là ton temps !
La prison sert de gîte à maintes pauvres gens :
Aux infirmes, à ceux qui sont privés d'ouvrage,
A ceux chargés d'enfants, comme à ceux d'un grand âge.
Honnête homme en ce lieu ne verse pas de pleurs ;
Le bon Jésus fut bien mis entre deux voleurs !
Ne voit-on pas aussi des gens très honorables
Placés sous les verrous comme de vrais coupables !
Et pour cela suffit un ennemi puissant.
A bien plus fort que soi l'on n'est pas résistant. [1]
Que la loi soit ou non conforme à la justice [2]
En agissant contre elle on ne fait préjudice.

(1) Contre la force il n'y a pas de résistance (Proverbe).

(2) Toutes les lois ne sont pas justes ; elles ne l'ont jamais été et ne le seront jamais, tant qu'elles ne seront pas faites dans l'intérêt de tous, mais dans celui d'un parti dominant.

Mais si mal à propos on subit sa rigueur,[1]
On ne pert nullement son véritable honneur.
L'honneur perdu n'est pas un objet retrouvable,
Néanmoins, une faute est parfois réparable.
Que d'hommes se voyant condamner pour un rien,
Abandonnent l'honneur comme un fragile bien !
Et que de détenus ! La prison en fourmille !
Tous bientôt y verront quelqu'un de leur famille.
Si la détention rendait l'homme meilleur,
Certes, moins grand pour lui serait là le malheur;
Souvent à cette école il devient encor pire.
Peut-être il n'en meurt pas, mais son honneur expire.
Pour un simple méfait qu'une bonne leçon
Dispense tout d'abord d'un séjour en prison.
S'il existe une faute, elle n'est pas très grande,
Quand un besoin extrême est chez soi qui commande;
Ainsi ferait un pauvre éprouvé par la faim,
En cueillant quelques fruits ou dérobant un pain.
Sans la mendicité qu'aujourd'hui l'on supprime,
Plus commun est le vol, plus fréquent est le crime.[2]
Demander est le droit de tout homme indigent;
Donner est le devoir de tout homme opulent.
Enfin, qui peut donner le doit sans nul caprice;
C'est un acte parfait. Pauvreté n'est pas vice.
Pourquoi donc arrêter le pauvre mendiant,
Si ce n'est un voleur, si ce n'est un brigand ?
Pour le mettre en dépôt, dit de mendicité,
(Espèce de prison). Triste société !
Entre droit et devoir il n'est là d'équilibre;

(1) Il vaut mieux acquitter un coupable que condamner un innocent (Dicton).

(2) D'un sens ou d'un autre, il faut aux nécessiteux de quoi vivre.

L'homme s'anéantit en cessant d'être libre.[1]
Privé de ses parents et loin de ses amis,
Qu'il est dur de mourir sans revoir son pays ! [2]
Nous avons des bureaux, dit-on, de bienfaisance;
Insuffisante en est bien souvent l'assistance.
Encore il faut savoir plaire à l'autorité,
Pour sentir des effets de générosité.
Parmi ceux qui n'ont pas un fixe domicile,
Et qui vont sans état du village à la ville,
Possédant peu d'argent, encor moins de biens-fonds,
Il se trouve parfois de méchants vagabonds.
Mais à quoi tient ici le vrai vagabondage ?
A la vile paresse, au triste surmenage.
Or, pour remédier à ces sortes de maux,
Il faut dans chaque endroit des ateliers locaux.
Au besoin, là, chacun suivant son savoir-faire,
Aurait assurément nourriture ou salaire.[3]
L'homme errant, quel qu'il soit, étranger ou français,
Trouverait un refuge imité des anglais.
Autant le travailleur est utile et louable,
Autant le paresseux est nuisible et blâmable.
Le travail en effet procure le bonheur;
Il cause aussi la joie et mérite l'honneur.
L'oisiveté, dit-on, est mère de tous vices,
Et domine chez ceux qui sont dans les délices.
Ces riches fainéants disent (parlant des gueux) :
Nous amassons pour nous, qu'ils épargnent pour eux.

(1) Il ne peut plus faire ce qu'il veut, ni même dire ce qu'il pense.

(2) Cette expulsion des malheureux ressemble au sort des proscrits.
Les personnes qui n'ont rien pour vivre mais qui possèdent un asile, devraient être assistées chez elles.

(3) Les économies qu'on y ferait pourraient aider à chercher ailleurs un emploi plus lucratif.

C'est inutilement prêcher l'économie,
Car sans trop dépenser même en gastronomie,
L'ouvrier a du mal de vivre en travaillant,
De payer son loyer, n'aurait-il qu'un enfant. (1)
Et quand plus d'un besoin sans cesse l'importune,
Il ne peut espérer un jour faire fortune.
La fortune se fait bien difficilement,
Si l'on veut sur tout point agir honnêtement.
Venue en héritage, aucun ne la méprise;
On sait pourtant qu'elle est très souvent mal acquise.
Si ce n'est par le vol ou l'exploitation,
C'est alors par la fraude ou l'usurpation.
Que de gens parmi nous, quand bien on examine,
S'exercent chaque jour dans l'art de la rapine,
Se mettant à l'abri d'une commune loi,
Comme autant de coquins du plus mauvais aloi.
Voyez ces beaux messieurs, partout on les honore ;
S'ils sont fort enrichis, parfois on les décore.
On peut donc devenir personnage éminent,
Quand on vole beaucoup, surtout adroitement.
Or, de plusieurs façons, d'autres savent s'y prendre :
Achètent sans payer, même empruntent s'en rendre. (2)
Et combien sont frippons ! jusqu'à certains joueurs :
Car voulant trop gagner, ils deviennent tricheurs.
N'importe en quel endroit, tout voleur on déteste.
Il faut punir le mal quand il est manifeste,
En agissant toujours sans partialité,
Que le voleur soit riche ou dans la pauvreté.
Les gueusards délinquants souvent on emprisonne ;

(1) Tels sont généralement les travailleurs dans les campagnes, ne gagnant tout au plus qu'un ou deux francs par jour.

(2) Il peut y avoir des causes qui empêchent de payer ou de rendre ce qui est dû.

Sans moyen ni défense, oh ! tout cela n'étonne,
Mais les richards pilleurs ne vont guère en prison ;
L'argent est leur soutien, telle en est la raison.
Justice ! heureux qui peut la faire toujours rendre !
Moi, devant elle aussi j'eus fort à me défendre
Contre certains sujets de diffamation,
Mais je n'ai jamais eu de condamnation.
Jamais jusqu'à présent, petite ou grande affaire
N'a donc pu me valoir casier judiciaire.
Et jamais je ne fis rien en réalité
Non, rien de ce qui perd l'honorabilité. (1)
De mal faire n'ayant encore nulle envie,
Dieu veuille que l'honneur me reste dans la vie !
Une conduite honnête et des faits méritants
N'empêchent pourtant pas la haine des méchants.

(1) Bien que ma conduite fut toujours exemplaire, je fus par spéculation accusé d'attentat à la pudeur et l'on me fit subir injustement une détention préventive, mais je sus prouver mon innocence et mes bons antécédents facilitèrent mon acquittement.

L'auteur de ces poursuites illégales fut le grand-père et le tuteur d'une fille âgée de treize à quatorze ans qui était enceinte et se trouvait à la maison de mes parents.

Cet accusateur craignant ne pouvoir seul me faire condamner, se joignit à des personnes méchantes et calomnieuses qui firent aussi vainement contre moi de viles dépositions.

OPINIONS POLITIQUES

Quiconque a voyagé de pays en pays
A trouvé les humains en tous lieux réunis.
L'homme est par conséquent un être sociable ;
Il ne peut toujours vivre sans son semblable.
Les facultés qui sont de vrais dons pour chacun,
Doivent contribuer au bien-être commun ;
Mais la variété de tous les caractères
Nécessite souvent des lois réglementaires,
Car en exécutant la même intention,
On évite le trouble et la confusion.
Il serait à propos que les lois en usage
Aient partout pour auteur l'universel suffrage.
On agirait ainsi dans l'intérêt de tous ;
Mais c'est différemment qu'on procède chez nous.
Certains législateurs de temps en temps on nomme,
Et souvent ce qu'ils font n'est que pour eux en somme.
De bonnes mœurs vaudraient certes mieux que des lois.
Les peuples souverains n'ont pas besoin de rois.
Il est bien reconnu que monarques et princes
Sont ordinairement des tyrans de provinces.
Or, il faudrait quelqu'un de sage pour mener
Ceux qui ne savent pas du tout se gouverner.
Et comme directeur, l'homme le plus capable
Que l'on pourrait trouver serait le préférable.
La peuplade sauvage a d'ordinaire en avant,
Pour se guider, un chef adroit, fort et vaillant.
Cet heureux personnage est le roi de la bande
Et souvent en despote il agit et commande.

Chez le peuple qu'on dit beaucoup civilisé,
Il se trouve parfois un gérant insensé.
L'héritage royal d'une belle couronne
Aucune qualité réellement ne donne.
Quel que soit un monarque (il n'est jamais parfait),
Des sujets il se croit toujours maître, on le sait.
Serait-il un démon aux plus mauvais caprices,
Qu'il faudrait supporter ses défauts et ses vices.
Oh ! combien doit souffrir la pauvre nation,
Quand un prince inhumain a trop d'ambition :
De cette ambition qui toute seule enfante
La révolte brutale et la guerre sanglante,
D'où viennent d'autres maux qui sont le plus souvent
La triste conséquence ou l'accompagnement.
Puisqu'il en est ainsi de l'état monarchique,
On devrait préférer vraiment la République ;
Mais il ne faudrait pas d'aristos gouvernants,
Ni même de partis plus ou moins dominants :
Il faudrait entre tous une entente parfaite,
Ce que l'homme de bien assurément souhaite.
L'union fait la force et la prospérité ;
Il s'ensuit le bonheur de la société.
Heureux les animaux dont la vie est commune ;
La volonté de tous est la même ou n'est qu'une.
On voit souvent chez nous plusieurs opinions
Faire notre malheur par des dissentions.
Quant à la Concorde, oh ! c'est du socialisme,
Système qui conduit tout droit au Communisme.
Vivre en frères jamais on ne saurait penser,
Voyant tant d'inhumains à cela s'opposer.
De dominer sans cesse ils ont certes l'envie ;
Société modèle est pour eux utopie.
Ce qui n'empêche pas qu'elle a des partisans,

Et de leur nombre sont des sujets éminents :
Philanthropes instruits que chacun peut connaître ;
Nous savons que d'eux tous Jésus-Christ est le maître.
Ayant voulu le bien, vite on le fit périr ;
Qui soutient la justice a souvent à souffrir.
Le mal peut être grand et causer trop de gêne
Quand il provient surtout du pouvoir qui nous mène.
Il est rare d'avoir un très bon gouverneur,
Que cet homme soit roi, qu'il soit même empereur.
Pourtant, il fut, dit-on, un souverain si sage
Qu'on le divinisa ; citons ce personnage :
C'était le roi Saturne, au sublime âge d'or,
Où l'on ne voyait pas de personnel trésor.
L'égalité de biens, de droits semblait parfaite,
Et le bonheur de tous était même à son faîte.
C'était donc un éden sans pareil de nos jours ;
Serait-il ici-bas disparu pour toujours ?..
S'il se trouve du vrai dans le fond de la fable,
La fraternelle vie est bien réalisable.
De tout temps en effet, une communauté
En montra clairement la possibilité.
Elle fit des chrétiens des personnes heureuses ;
En commun sont aussi moines, religieuses.
Autre communauté sur un superbe plan,
Fut un jour mise en train par quelqu'un bien pensant :
Ce sujet estimé, de conduite chrétienne,
Dans le siècle dernier, était Cabet Étienne.[1]
Pour le bien-être humain il fut très dévoué ;
Or, de tout son pouvoir ayant contribué

(1) Auteur du *Vrai Christianisme*, du *Voyage en Iconie*, etc.

Il fut docteur en médecine, avocat distingué, procureur général et député.

A l'établissement de notre République, [1]
Il déserta la France et vint en Amérique.
Terre de liberté ! Il n'est rien de plus beau !
Là pouvait s'établir son peuple tout nouveau. [2]
Plus d'un être méchant qui souvent se déguise,
Fit bientôt échouer cette bonne entreprise.
Jadis, à Sparte, [3] était un grand législateur :
Lycurgue qui voulait faire des siens le bonheur.
Par un rude exercice il bannit la mollesse,
Mais existaient encore le luxe et la richesse;
Afin de préserver de ces sortes de maux,
Il rendit promptement les citoyens égaux [4] :
Tout le monde prenait la même nourriture,
Portait le même habit sans aucune parure.
Mais Lycurgue craignant de voir la nation
Abandonner plus tard son institution,
Lui fit alors jurer de la conserver telle,
Du moins en son absence. [5] Elle y resta fidèle.
Oh ! la Communauté pourrait se maintenir ;
Très souvent néanmoins, on la voit s'abolir ;
Et ce qui fait surtout que cela ne persiste,
Est l'opposition qu'y met l'homme égoïste ;
Il se montre toujours des heureux fort jaloux,
Et ne voudrait pas voir le vrai bonheur chez tous.

(1) Celle de 1848.

(2) Le peuple icarien, ainsi nommé du mot Icarie.

(3) Ville de l'ancienne Gréce qu'on appelait aussi Lacédémone.

(4) Les terres étaient également partagées entre toutes les familles.

(5) Il alla bien loin de sa patrie et n'y revint pas.

Ses cendres furent, par ses ordres, jetées à la mer pour rendre son retour impossible et obliger ainsi de garder ses lois.

Il n'y avait à Sparte, pour le commerce, qu'une monnaie en fer, mais elle était si pesante qu'on n'en faisait guère usage.

L'égalité de droit même ne peut lui plaire,
Car elle est à son goût quelquefois trop contraire.
Voyons la Monarchie ! Elle dure pourtant !
Qui fait donc son soutien ? Le puissant armement.
Bien que d'un grand état la fin semble lointaine,
Elle doit arriver ; cette chose est certaine.
Or, qui veut en tout point la domination,
Ne sait pas se borner dans son ambition.
L'histoire montre encor ces magnifiques trônes
S'écroulant tour à tour avec leurs personnes.
C'est ainsi qu'il en fut d'Alexandre le Grand[1]
Et de Jules César, le fameux conquérant[2].
Du temps que dominait beaucoup la Royauté,
Le peuple était esclave et souvent maltraité.
Il fallait malgré tout que ce vil état cesse,
Car trop de maux causaient le clergé, la noblesse.
Enfin, il arriva qu'un bouleversement[3]
Fit donner aux Français un bon gouvernement :
Ce fut la République,[4] et ceux qui l'ont fait faire
Sont Jean-Jacques Rousseau, le célèbre Voltaire.
Les principes étaient : d'abord la Liberté,
L'Égalité suivait et la Fraternité.
Mais un ambitieux qu'on nommait Bonaparte[5]
Mit en bas le pouvoir et se fit autocrate.
Pour régner, il avait fait un grand coup d'état ;[6]
A son aide eut venu plus d'un vaillant soldat.
De ses sévères lois on connait bien le code ;

(1) Roi de Macédoine.
(2) Dictateur romain.
(3) La révolution de 1789.
(4) Elle fut proclamée le 21 septembre 1792.
(5) Napoléon Ier.
(6) Le 18 brumaire (9 novembre 1799).

Quelques-unes chez nous sont encore de mode.
Mais de la Royauté restaurant les abus,
Il fit rendre aux tyrans leurs domaines vendus.
D'où pouvaient donc venir son renom et sa gloire ?
C'est qu'à chaque bataille il avait la victoire.
Combattant par plaisir contre les ennemis,
Il dépeupla la France et même leur pays.
Oh! c'était la terreur, le désordre, la ruine,
La tribulation, le chagrin, la famine;
C'était partout la mort, sur la terre et sur l'eau;
Fort heureusement, tout pris fin à Waterloo,(1)
Et le vaincu porté dans l'île Sainte-Hélène
A subi des Anglais une assez juste peine.
L'Empire en cessant fit place à la Royauté,
Joyeuse d'avoir ainsi sa vieille autorité;
Mais ses nouveaux abus joints à son arrogance
Amenèrent plus tard toute sa décadence.
Par conséquent on vit la révolution(2)
Qui bientôt fit encore son évolution.
Et des hommes savants, d'un vouloir énergique,
Fondèrent sur-le-champ la bonne République(3)
D'où sortit comme un don tout providentiel.
Le beau droit appelé : Suffrage universel.
L'état républicain fut de courte existence,
Car un sot aspirant en eut la présidence.
C'était, comme on le sait, ce Napoléon trois,(4)
Mauvais imitateur de son oncle autrefois.
Du pouvoir il voulut aussi se rendre maître

(1) En 1815.

(2) Celle de 1848.

(3) Proclamée le 24 février 1848.

(4) Élu président de la République, le 10 décembre 1848.

Et son prompt coup d'état[1] put convaincre du traître.
Pour ceux qui détestaient sa domination,
C'était secrètement la persécution.
Enfin il exila plus d'un grand personnage,
Surtout ceux qu'il croyait lui porter quelque ombrage.
Son règne[2] ne fut pas pour cela très brillant,
Bien que d'excès vanté par le gros commerçant.
Que fit l'empereur ? Il déclara la guerre
Sans raison, à la Prusse,[3] et la forte adversaire
Put envahir la France, ayant fait prisonnier
Au milieu de Sedan, le triste aventurier.[4]
La Constitution prit alors la défense,
Et du chef Gambetta retentit l'éloquence.
Ayant capitulé pour plus vite en finir,
La République encore il fallut rétablir,
Car pour chasser les maux de cause politique,
Le meilleur moyen est toujours la République.
Il importe à chacun que ce gouvernement
D'intérêt commun[5] soit en tout juste et puissant.
Ce qui fait la justice est le droit par les Chambres[6]
Ce qui fait la puissance est l'accord de ses membres.
Mais il faudrait n'avoir que des sujets humains
Comme administrateurs (de vrais républicains).
Enfin, il serait bon que tout fonctionnaire
Reçoive son emploi du vote populaire.
Quelle que soit sa charge, il pourrait la remplir,
Aucun parti n'étant obligé de servir.

(1) Du 2 décembre 1851.
(2) Il fut nommé empereur en 1852.
(3) Le 18 Juillet 1870.
(4) Le 2 septembre 1870.
(5) Qu'on appelle République, de *Res publica*, chose publique.
(6) Assemblée législative.

Puisqu'il faut à l'État des gérants favorables,
Pour les nommer, qu'il ait des citoyens capables.
C'est à la République assez tôt d'y pourvoir,
En apprenant à tous leur droit et leur devoir.
Quand la plupart des gens vivent dans l'ignorance
Et sont dans la débauche ou dans l'intempérance,
Le bon gouvernement ne peut rien espérer,
Mais le mauvais, lui, sait toujours se tirer :
Car l'exploitation de l'ignare est facile,
Et pour boire l'argent rend l'ivrogne docile.
On peut très bien juger des plus hauts gouvernants,
Par l'usage ou les mœurs du peuple de leur temps.
Si ce peuple languit, qui fait donc sa misère ?
Leur domination sur la classe ouvrière.
Les chefs devraient agir pour le bonheur de tous;
Leur devoir est, croit-on : tous pour nous, rien pour vous.
Ce n'est certes pas là du républicanisme,
Bien au contraire, c'est du réel égoïsme.
Toute société nous représente un corps
Formé d'individus (membres faibles ou forts);
Chacun d'eux peut servir; son état le témoigne;
Que celui qui gouverne également le soigne.
Or, la République a pour devoir important
De procurer à tous un bon enseignement,
Selon leurs facultés physiques et morales,
Et d'en développer ainsi les principales.
Puis elle doit offrir, au jeune homme surtout,
Un emploi relatif à sa force, à son goût.
Dans le métier qui peut davantage lui plaire,
Il trouvera souvent les moyens de mieux faire.
Mais il faudrait partout des ateliers locaux
Où l'on exercerait quantité de travaux,
Où l'on serait payé toujours suivant l'ouvrage,

Où l'on ne souffrirait jamais de surmenage.
C'est encore à l'État d'aider tout indigent
Dont le travail serait pour vivre insuffisant.
Il doit, sans privilège, une prompte assistance
A l'invalide, au vieux aussi dans l'indigence.
Il doit même des soins aux gens laborieux,
S'ils ne sont par hasard suffisamment heureux
Et donner des secours aux femmes comme aux hommes
Qui n'ont assez de bien, mais qui sont économes.
La charité publique est due évidemment
Et les dons qu'elle doit sont principalement :
Le pain, un simple habit, même une maisonnette
Avec petir foyer, cabinet et chambrette.[1]
Au malade isolé faudrait-il l'hôpital ?
Que ce lieu ne soit pas pour le pauvre fatal.[2]
Si la douleur lui causait une plainte ardente,
Que la garde pour lui soit très diligente.[3]
Les charges de l'État ne pourraient excéder
Les ressources qu'on doit par l'impôt accorder.
Les impositions suiveraient la fortune.

(1) Les logements fournis par la République aux indigents seraient séparés les uns des autres et ceux qui les occuperaient seraient tenus de payer tous les ans un impôt égalant un faible loyer.

D'abord, il serait fait un écrit de l'état des lieux, puis, un examen qui obligerait de faire les réparations locatives chaque année.

Ainsi, les pauvres seraient toujours logés convenablement (l'immeuble étant un domaine national qu'on ne pourrait vendre ni même laisser en dégradation.

(2) Souvent les malheureux qui sont là transportés succombent en peu de temps. Voilà sans doute ce qui fait dire qu'on y donne le bouillon de onze heures pour mourir à midi ; mais le déplacement, le changement de régime et la contrariété suffisent pour occasionner la mort.

(3) L'habitude d'entendre les plaintes des malades la rend parfois trop insouciante.

Et les nécessiteux n'en paieraient aucune.
On pourrait les doubler sur le gros revenu,
Car la possession de tout bien superflu
Prive beaucoup de gens des choses nécessaires;
Ces impôts seraient donc pour eux très salutaires.
Si quelque chose encore n'est pas à négliger
Pour aider au progrès, oh ! c'est d'encourager
Par différents moyens, les arts et les sciences
Qui résultent souvent de mille expériences.[1]
Quant aux prix accordés d'ordinaire en concours,
C'est au plus méritant qu'ils se doivent toujours;
Sans aucun privilège il faudrait qu'on décerne
La récompense due en ce qui le concerne.
Le Français qui travaille est bien à protéger,
Mais on doit, si l'on peut, secourir l'étranger.
A favoriser l'un, le devoir[2] nous entraîne;
Secondant l'autre aussi, l'action est humaine.[3]
Toutes ces choses sont, à mon opinion,
Dans le gouvernement, une obligation.
En suivant le chemin que la raison indique,
Bienfaisante pour tous serait la République.
Si parfois cet état laissait à désirer,
La nation n'aurait qu'à l'améliorer;[4]
Mais imparfait encore[5] on dira, s'il persiste,
Que la République est tout au moins progressiste.

(1) Malheureusement, en France, il n'en est pas ainsi : les artisans inventeurs et les écrivains utiles qui se livrent entièrement à leurs travaux chéris, sans songer à leurs intérêts, sont rarement secourus; ils ont même du mal à vivre. On ne leur fait des honneurs qu'après la mor .

(2) Devoir patriotique.

(3) Tous les hommes sont des frères.

(4) Par le suffrage.

(5) Il le sera longtemps.

CROYANCES RELIGIEUSES

S'il existe un athée (un vrai), je n'en sais rien ;
Ce n'est certes pas moi, car en Dieu je crois bien.
Savant comme ignorant, chacun de nous s'étonne
En examinant tout dans ce qui l'environne.
On admire parfois, atome et goutte d'eau, [1]
Mais la terre et la mer ont un aspect plus beau !
Tous les êtres vivants, sans oublier les plantes,
Ont une quantité de choses ravissantes.
Au-delà de ce monde apparaît à nos yeux,
Nombre infini de corps dans la voûte des cieux.
Et ce qui les régit est d'une force immense ;
Chacun d'eux suit sa route en gardant sa distance.
Bien les connaître tous, l'homme ne pourra pas !
C'est à peine s'il sait ce qu'il est ici-bas.
Voyant tant de beautés, il se dit en lui-même :
« Ce qui surpasse tout est un Être suprême. »
Sans l'avoir jamais vu, plus ou moins il y croit; [2]
Et chacun comme il veut, l'adore ; c'est son droit.
De cet Être suprême, oh ! quelle est la nature ?
Tout ce que l'homme en dit n'est rien qui conjecture.
Est-il formé d'un corps ! N'est-il qu'un pur esprit,
Comme le prêtre affirme et comme il est écrit ?
Mais un esprit sans corps, que pourrait-il donc faire ?
On ne le comprend pas ; c'est un très grand mystère.

(1) Surtout quand ils reçoivent les rayons du soleil.

(2) *Omniun hominum mentes imbuit Dei opinio.* (Cicéron).
C'est un sentiment gravé dans tous les cœurs qu'il y a un Dieu.

Néanmoins on peut dire, et sans être pervers :
Ce sublime esprit est l'âme de l'univers.
Si Dieu n'a point en soi cet esprit d'influence,
La matière seule a chez lui toute puissance.
Dans ce singulier cas, l'homme en particulier,
Serait beaucoup mieux fait que l'Univers entier :
Puisqu'il possède un corps auquel se joint une âme ;
C'est ce qui l'ennoblit, le distingue et l'enflamme.
Qu'il ait de sa personne une humble opinion,
Car très grande est vraiment son imperfection.
Pourtant on dit qu'il est une image divine ; (1)
Dans sa grandeur il faut que très bas il s'incline.
Un Dieu parfait ne fit l'homme son ressemblant ;
C'est l'homme qui fit Dieu sur tout point l'imitant,
Avec des qualités, des défauts ou des vices,
Plus ou moins de raison et même de caprices.
Enfin, c'est là le Dieu qu'on adore chez nous,
Mais ce n'est pas celui que nous adorons tous.
Or, chacun peut avoir en Dieu d'autres croyances,
Entre religions combien de différences ! (2)
Beaucoup pensent que Dieu réside dans le Ciel ; (3)
D'autres disent qu'il est lui-même le Soleil ; (4)
Ce que l'homme ignorant trouve de plus sublime,
Comme divinité bien souvent il l'estime.

(1) Il est écrit dans la Bible que l'homme est fait à l'image de Dieu.

(2) Voir le Fétichisme, le Mahométisme, le Bouddhisme, le Mosaisme, le Christianisme, etc.

(3) Palais idéal où règne le Dieu inconnu de maintes religions.

(4) De toutes les choses qui furent regardées comme des dieux, le soleil n'est pas celle qui eut le moins d'adorateurs.

Chez différentes nations, on se prosterne encore devant cet astre bienfaisant, surtout quand il se lève et quand il se couche.

Ammon était le dieu-Soleil chez les Phéniciens.

Végétaux, animaux et célèbres humains,
Ont reçu tour à tour des hommages divins. [1]
L'objet qu'on craint le plus ou que le plus on aime,
Est encore adoré comme un être suprême. [2]
Ainsi, l'on peut compter suivant les temps et lieux,
Un nombre différent de ces prétendus dieux.
Jamais et nulle part le sot polythéisme
Ne fut plus en vigueur que dans le paganisme.
Pour chaque chose un dieu, toujours s'intéressant ;
Mais Jupiter était entre eux le plus puissant. [3]
Les Grecs et les Romains vantaient son éminence,
Il était suivant eux comme la Providence.
De même les Chinois avaient Fohi [4] pour Dieu,
Et les Indiens offraient au grand Brama [5] leur vœu.
Il s'en trouvait alors deux genres, deux espèces :
Des dieux, des demi-dieux, ainsi que des déesses.
Leurs temples à tous dans Rome, était le Panthéon ; [6]
Diane [7] avait le sien ailleurs comme Apollon [8]

(1) Les plus grands hommes furent souvent édifiés par différents peuples, et représentés par des emblèmes qu'ils honorèrent comme des dieux mêmes.

(2) Tels sont les dieux fétiches (idoles de bois ou de pierre) qu'adorent les Nègres.

Le feu est aussi dans certains lieux, un objet d'adoration.

(3) Jupiter était fils de Saturne et de Rhéa. Ayant délivré son père de la tyrannie des Titans, il fut maître de l'Univers qu'il partagea avec ses frères Neptune et Pluton.

(4) Foh ou Fohi était le fondateur de l'Empire chinois.

(5) Brahma ou Brama était le dieu créateur chez les Indiens.

(6) Ce temple fut consacré à tous les dieux par Agrippa, gendre d'Auguste et général romain.

Chaque divinité avait cependant son temple particulier.

(7) Diane fille de Jupiter et de Latome, était déesse de la chasse et son temple à Ephère, était une des sept merveilles du monde.

(8) Apollon frère de Diane était dieu des beaux-arts, et dans son temple à Delphes, on rendait des oracles.

Et quand il s'y faisait pour eux un sacrifice,
Le prêtre ou la prêtresse en tirait bénéfice.
On sait que les récits ou contes sur les dieux,
Montrent de très grands faits : souvent mystérieux.
Leur amusante histoire est la mythologie [1].
En résumé, ces dieux étaient des bienfaiteurs,
Et souvent des héros, même des inventeurs
Qui n'ayant qu'un pouvoir, (mais extraordinaire),
Ressemblent aux humains qui ne peuvent tout faire.
Quand au Dieu véritable, on croit bien qu'il peut tout,
Oui, tout dans l'Univers, d'un bout à l'autre bout.
Il doit être parfait, unique en sa personne,
Mais en différents lieux, jusqu'à trois on lui donne [2].
Enfin, quelle que soit cette divinité,
Nul homme n'en connait la propre volonté.
Plus d'un grand imposteur assurant le connaître,
Désire qu'on l'écoute autant qu'un contre-maître.
De tout raisonnement on nous défend l'emploi,
Disant que le salut s'obtient avec la foi.
C'est ainsi que chacun est mené comme un âne ;
S'il se trouve un rebelle à coup sûr on le damne.
En tirant bien parti de la crédulité,
Le sot par le malin est toujours exploité.
Mais les hommes adroits n'eurent tous la bassesse
D'abuser des croyants en voyant leur faiblesse.
Toute religion a certe un fondateur ;
Que ce chef soit tyran ou qu'il soit bienfaiteur,
Sans aucun examen on admet sa doctrine,
Car sa voix est, dit-il, l'expression divine.

(1) Tous les polythéistes n'ayant pas les mêmes dieux, leurs mythologies sont aussi différentes.

Voire celles des Egyptiens, des Grecs, des Indiens, des Persans, etc.

(2) Dieu trio.

Ainsi parla Moïse [1] enseignant aux Hébreux,
Que ses commandements devaient tous rendre heureux,
Dans un pays lointain. [2] Mais cet homme très sage
Ne pouvait pour toujours les tirer d'esclavage.
Qui se dit envoyé pour faire à tous du bien,
Devrait donc réussir : c'est un puissant moyen.
S'il possède l'esprit, le talent, l'éloquence,
Il éclairera ceux qui sont dans l'ignorance.
Jésus de Nazareth [3] eut cette intention,
Et remplit sans faiblir sa grande mission :
Commandant à chacun d'être tous un frère ;
Tel est, leur disait-il, l'ordre du divin Père.
De la fraternité provient l'égalité
Elle engendre chez nous aussi la liberté.
Or, aimer son prochain tout autant que soi-même,
C'est s'en faire l'égal, d'après l'Etre suprême.
Quand on aime son frère en observant sa loi,
On désire le voir aussi libre que soi.
Que la fraternité, devise chrétienne,
Soit donc le fondement de la républicaine.
Sa définition ! qu'est-elle à chaque mot ?
Nul besoin de chercher ; on la trouve aussitôt :
La liberté de tous, ce pouvoir agréable
Est de parler, d'agir sans nuire à son semblable ;
L'égalité consiste à laisser à chacun,
Les droits qu'il faut à tous pour le bonheur commun ;

(1) Législateur qui a tiré les Hébreux de l'Egypte où ils se trouvaient en esclavage, et leur a donné les Tables de la loi qu'il a dit avoir reçu de Dieu.

(2) La terre promise.

(3) Ville de Syrie (Turquie d'Asie) dans la province de Galilée (ancienne Palestine, dite Terre de Chanaan. Terre promise. Judée qui contenait le village de Béthléem où naquit Jésus-Christ)

On le dit Nazaréen parce que sa famille habitait Nazareth.

La fraternité c'est l'union souveraine
Par l'amour du prochain dans la famille humaine.
Cet amour fraternel tant prescrit par Jésus,
Semble dans tout pays encore peu diffus ;
Bien qu'il ait avec lui, l'équité, la justice,
Les brouillons trouvent là, toujours un préjudice.
Et c'est pourquoi jadis, plus d'un dominateur
Fit périr sur la croix, le divin rédempteur.
Mais qu'est donc aujourd'hui sa superbe doctrine ?...
Les faux religieux en ont causé la ruine.
Elle promettait bien le royaume des cieux. [1]
Et la suivre c'était ici-bas être heureux.
Les riches sur la terre ont tout en avantage,
Mais pour les pauvres gens, le ciel n'est qu'un mirage.
Il est un vrai bonheur que n'ont pas les tyrans,
Et qui même n'est dû qu'aux sujets bienfaisants,
Car de leurs actions le plaisir qu'ils éprouvent
Fait qu'en un paradis censément ils se trouvent.
Quand à l'heureux séjour qu'on veut faire espérer,
Il faudrait pour cela savoir tout endurer.
Oh ! jamais en erreur ne nous laissons induire ;
Par elle et l'ignorance on peut mal nous conduire.
Pour nous guider en tout, nous avons la raison ;
C'est un flambeau divin, fait pour notre horizon,
Car tout homme sans elle est pire qu'une brute :
A dire et faire mal, souvent il est en butte.
L'avoir suffisamment et ne pas s'en servir,
C'est contre la nature, enfin c'est s'avilir.
La Nature, c'est Dieu ! la bonne œuvre, son culte !
Le mépris de ses lois : une espèce d'insulte
Ah ! faut-il après tout, une religion
Pour nous unir à Dieu ? Telle est l'opinion.

(1) Pour dire un lieu de délice.

Il s'agit de choisir, mais avec reconnaissance :
A celle de Jésus donnons la préférence.
Elle eut de dévoués et nombreux partisans,
Et bientôt elle aura comme on sait, deux mille ans.
Tout change ! En apparence, elle n'est plus nouvelle ;
Dans le fond, c'est la même : on la voit toujours belle.
Il n'est pas de doctrine au reste, c'est certain,
Si propice au bonheur de tout le genre humain :
Elle ordonne souvent la bonté, l'indulgence,
Le pardon, le secours, enfin la bienfaisance.
Désirons-nous savoir ce que le Christ a dit !
Lisons l'Evangile où tout nous semble être écrit,
Et dans chaque récit (souvent parabolique),
Cherchons le naturel ou le sens véridique.
Si tout différemment on veut l'interpréter,
Ce n'est que dans le but de se l'accommoder.
Mais les premiers chrétiens n'y voyaient autre chose
Que l'amour fraternel que Jésus nous impose ;
C'est de là qu'est venu la concorde et la paix
Qui chassent loin de nous ce qui paraît mauvais.
Et leur conviction en était si profonde
Qu'à la suivre ils avaient tout le bonheur du monde.
Ils vivaient du travail, mais toujours en commun ;
Et leur principe était : soyons tous pour chacun [1].
A l'exemple du Christ, on blâmait les richesses ;
Avec humilité l'on faisait des largesses.
Tous ces braves chrétiens devaient certainement,
Amener chez le peuple un heureux changement,
Mais ceux qui gouvernaient craignant pour leurs délices,
Les ont persécutés par la mort, les supplices. [2]

(1) C'était la solidarité.
Un pour tous ; tous pour un. (Proverbe).
(2) Ce fut le martyre des premiers chrétiens.

La persécution trop gênante cessa,
Et pour un certain temps l'Eglise triompha
Plus tard ses ennemis trouvèrent très facile
D'interpréter pour eux le mystique évangile.
Mais alors le bonheur et physique et moral
Ne fut pour les croyants qu'un emblème idéal.
Bientôt la vérité perdit de ses adeptes,
Car du Christ on voulait abolir les préceptes.
Plus de fraternité : l'égoïsme absolu ;
Et l'on peut cependant en priant être élu.
L'égalité de droit fait place au privilège ;
Tout pouvoir vient de Dieu (nos rois, il les protège).
Et plus de liberté : c'est par trop de désir ;
On ne va dans le Ciel qu'à force de souffrir.
(Langage du clergé dans maintes circonstances,
Sur l'amour fraternel et sur ses conséquences),
Contredire en cela n'est-ce pas trop oser ?...
Ces croyances, l'on veut à tous les imposer.
La bêtise des uns font le profit des autres.
Que sont les successeurs des dévoués apôtres ?...
Des prélats influents et riches d'un milliard,
Quand le pauvre Jésus ne possédait un liard
Ils se sont engraissés dans les cérémonies,
Du prix des oremus ou bien des litanies.
Honteux trafic ! aucun ne l'est plus en effet.
Que Jésus-Christ revienne et prenne le fouet !
Il les chassera tous, ces vils marchands du temple.
L'union des chrétiens : voilà ce qu'il contemple.
L'Eglise catholique agit d'autorité,
Et prétend posséder l'infaillibilité.
C'est vraiment merveilleux ! Il faudrait pour y croire,
Ignorer tout à fait de ses papes l'histoire.

On ne saurait trouver tant d'erreurs ni d'abus,
D'ornements luxueux ni de biens superflus ;
Toutes choses qui sont absolument contraires
Aux paroles du Christ, à ses faits exemplaires.
Les fanatiques seuls ne voudraient l'attester,
Mais des réformateurs sont venus protester :
C'est Luther, c'est Calvin ; tous deux ont leur doctrine,
Imitant la chrétienne à sa belle origine.
Ainsi les protestants dans leur religion,
Ont le pain et le vin pour la communion.
Ce symbole estimé de fraternelle vie
Ne doit être l'objet d'aucune idolatrie.
On sait bien que Jésus s'est personnifié
Dans la communion. Qu'il ne soit oublié !
Car la vie en commun, c'est sa doctrine en somme ;
Et la doctrine c'est en quelque sorte l'homme.
Elle n'a pas pour but le cérémonial
Mais l'amour du prochain, le bonheur social.
La prière est partout plus ou moins en usage ;
Quand au chant, ce n'est pas un suffisant hommage.
La pratique du bien est donc l'essentiel ;
Elle nous rend heureux et plait à l'Eternel.
Quelles que soient enfin les lois religieuses,
J'en laisse de côté les choses trop douteuses.
Réellement quels sont les miracles vantés ?
Parfois le résultat d'habiles procédés,
Qui font chez tous les gens restés dans l'ignorance,
Le principal motif d'une absurde croyance.
Il est aussi certain que la religion
N'a très souvent pour but que l'exploitation,
Tandis qu'elle devrait ne servir, au contraire,
Qu'à nous encourager sur tout point à bien faire.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

On voit des heureux ici-bas,
Mais que de gens ne le sont pas !
Est-il un bonheur sans mélange ?...
L'homme n'a pas celui d'un ange.
Pour vivre assez joyeusement
Il n'est besoin d'or ni d'argent,[1]
Mais d'une simple nourriture
Que le travail surtout procure :
Il ne faut faire aucun excès,
N'avoir querelle ni procès.
On doit pour tous de l'indulgence,
Ne pas manquer de patience,
Se résigner à des fléaux,
Tâcher de supporter ses maux[2]
Et faire tout le bien possible,
Sans qu'il en soit rien exigible.
Très heureux qui suit la raison[3] :
N'ayant de folle ambition,
Il possède, sans terre aucune,
Réellement une fortune ;
Avec santé, content du sort,
Il vit sans trop craindre la mort.
Enfin, chacun devrait comprendre
Cette manière de s'y prendre.

(1) C'est-à-dire qu'il en faut seulement pour acquérir le nécessaire.

(2) Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. (Jean-Jacques ROUSSEAU.)

(3) La perfection de l'homme est de vivre selon la raison. (Proverbe)

Ayant moi-même ainsi jugé,
J'ai de tous temps bien ménagé
Mes faibles moyens d'existence,
Pour garder mon indépendance.



SUPPLÉMENT

VARIÉTÉ DE SUJETS

VOYAGES DIVERS

Je n'ai pas voyagé des pays lointains,
Et je ne pourrai pas raconter bien des choses ;
Celles que je vais dire, oh ! sont des faits certains :
Il croît en tout pays des épines, des roses ;
On voit aussi partout des bons et des méchants ;
La différence entre eux est d'ordinaire extrême ;
En nombre les derniers sont toujours surpassants.
Enfin, tels qu'ils soient tous, chacun reste le même.
Mais d'un endroit à l'autre, on trouve quelquefois
De la variété dans la mode et l'usage[1] ;
En différents pays, souvent les villageois
Diffèrent plus ou moins de mœurs et de langage.
De mon pays natal j'ai vu les environs,
Et leurs bosquets charmants et leurs plaines fertiles,
A visiter surtout dans les belles saisons ;
Et j'en ai vu de plus, les villages, les villes.
Voyageant au-delà, j'ai vu quelques chefs-lieux :
Rouen, Beauvais, Amiens, leurs beautés artistiques.
Quand je fus à Paris, je vis encore mieux :
Des chefs-d'œuvres exposés sur les places pubiques.
Dans cette capitale, à l'exposition,
On peut trouver de tout, c'est facile à comprendre ;
D'y venir plusieurs fois j'eus belle occasion,
Et je n'ai pas manqué pour la voir de me rendre.
J'avais pour me guider un des meilleurs amis
Qui me connaissait bien, étant de ma commune ;

(1) A chaque pays sa mode. (Proverbe.)

Depuis trente ans au moins il habitait Paris,[1]
Et je pouvais alors être sans crainte aucune.
Non seulement je vins par curiosité,
Dans ce Paris brillant que tout le monde admire,
Mais je l'ai, par besoin, quelques mois habité,
Et c'était là surtout que je pouvais m'instruire.
Les sciences, les arts y sont bien cultivés;
Des leçons au public gratuitement on donne;
Que de travaux en sont en tout lieu dérivés!
Et de combien d'objets en province on s'étonne!
A Dieppe, ayant voulu plusieurs fois voir la mer,
J'y suis allé les jours pour cela favorables,
Et je n'en revins pas vite en chemin de fer,
Sans avoir aussi vu des vaisseaux admirables.



(1) Monsieur Louis Vuillorgne, homme fort estimé et très érudit.

UN VOYAGE A LA FOIRE

Dans les foires l'on voit paraître
L'habile dentiste ambulant;
Pour qu'on puisse mieux me connaître
Je crus devoir en faire autant.

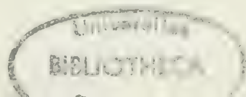
J'allai dans la ville d'Aumale.
Fuyant mon village désert;
C'était la foire principale
Qui se tenait avant l'hiver.

J'avais pour faire ce voyage,
Un jeune et vigoureux gaillard,
Aidant à porter mon bagage,
Car j'en portais aussi ma part.

Arrivé dans ladite ville,
J'ai loué voiture et tambour;
Je me suis, pour être tranquille,
Installé dans un carrefour.

Mais sur cette place publique,
Je différais du charlatan,
Et je n'avais rien d'excentrique
Pour attirer le paysan.

Ce défaut, grand en apparence,
Pouvait seul occasionner
Une certaine indifférence,
Si je n'eus fait tambouriner.



Or, bientôt, au son de la caisse,
Arrivèrent des curieux.
En attendant que ce bruit cesse,
Ils n'étaient pas silencieux.

J'entendis quelques-uns médire,
D'autres répéter coup sur coup :
« C'est Malingre ! Que va-t-il dire ? »
Car j'étais connu de beaucoup.

Je vis rire un gros imbécile,
Mais n'en fus pas du tout surpris;
Il est écrit dans l'Évangile :
« Nul n'est prophète en son pays. »

J'étais prêt à faire l'annonce,
Assez de monde m'entourait;
Mais il fallait que j'y renonce :
Dans tel cas, nul ne le pourrait.

Les saltimbanques de la foire
Ont passé dans ce moment-là;
Musique, char et l'accessoire,
Chacun voulut voir tout cela.

Pour moi, ce fut une aventure :
Tous me quittèrent promptement;
J'allais descendre de voiture,
Et sans avoir un seul client.

Mais une jeune demoiselle
Vint alors me porter bonheur;
Il s'en trouvait peu d'aussi belle,
Et j'en étais admirateur.

Venez, dit-elle, à l'instant même,
Venez, Monsieur, à la maison ;
Une dent cause un mal extrême,
Apportez-y la guérison.

A ses ordres je fus docile,
Et tout près d'elle allant au pas,
Je me rendis à domicile
Où je lui dis sans embarras :

Faites voir un peu votre bouche.
Fraîches lèvres ! superbes dents !
Elle a permis que je les touche,
Et je m'en souviendrai longtemps.

Sans plus tarder, je me présente
A la personne qui souffrait
D'une dent par trop agaçante
Et qui, pour l'ôter, m'attendait.

Cette extraction fut bien faite,
Vivement, presque sans douleur;
Et la dame très satisfaite,
Me fit un compliment flatteur.

De cette bonne réussite
Son mari fut aussi content
Ce qu'il manifesta de suite
En payant généreusement.

Alors, pour ses dents il m'engage
Chez lui de bientôt revenir;
Il leur fallait un nettoyage
Que je fis suivant son désir.

J'eus grande récompense encore ;
Des clients il me fit avoir.
Heureux donc celui qui n'ignore
Qu'on gagne à faire son devoir.

D'ailleurs, ce Monsieur était riche.
Travailler pour des opulents,
Cela suffit, car sans affiche,
On travaille pour d'autres gens.

Si j'ai manqué sur une place
L'occasion de m'énoncer,
C'était un peu faute d'audace,
Mais je pouvais recommencer.

Aussi, je n'en fus pas morose ;
Le public me connaissait bien.
L'essai me valut quelque chose ;
Qui ne veut rien risquer n'a rien. (1)



(1) Je fus longtemps le dentiste de plusieurs maisons d'Aumale, notamment du Collège.

TROUVAILLES ET PERTES

En voyageant, j'ai trouvé quelquefois,
Mais j'ai perdu pareillement, je crois.
Trouvaille et perte en telle circonstance
Ne furent pas d'une grande importance.
S'il n'est pour moi de compensation,
Je dois avoir la consolation
De conserver quelle que soit l'envie.
On perd bien tout, vraiment, avec la vie.



CHUTES — BLESSURES

Oh ! que de ſois, dans le cours de la vie,
On peut tomber sans en avoir l'envie ;
Car il suffit de choquer un caillou,
Faire un faux pas, mettre un pied dans un trou.
On tombe aussi quand une jambe est prise
Dans une branche, auprès d'un cordeau mise.
Le plus souvent, chose qui m'arriva,
Fut de tomber par un temps de verglas.
J'en eus alors de très fortes blessures ;
En travaillant je me fis des coupures.
Heureusement, il ne m'est pas resté
Des accidents une incommodité.



EFFRAYANTE SURPRISE

Des objets hauts devant un jour atteindre,
J'ai cru pouvoir facilement sans craindre,
Et j'ai monté sur un tonneau debout,
Qui sous mon poids, s'effondra tout à coup.
Le fracas fut bien grand, on peut le croire ;
Or, j'en aurai très longtemps la mémoire.
Heureusement qu'un pied n'était dessus,
On m'eut trouvé certes, dedans inclus.



UN BAIN INVOLONTAIRE

Près d'une mare en coupant un osier,
Il m'arriva surprenante aventure :
Tel arbre bas j'aurais alors pu scier,
Sans éprouver d'accident, chose sûre.
Il fallait donc être assez haut monté,
Et je l'étais au moyen d'une échelle,
Qui tout à coup s'en allant d'un côté,
Tomba dans l'eau, mais j'y fus avec elle.
Rapidement, ô ! je fis un plongeon ;
Malgré que l'eau de la mare était saine,
Ce fameux bain ne m'a pas semblé bon ;
De me sécher j'eus ensuite la peine.



UNE MARCHE EN TEMPS ORAGEUX

En revenant un soir de Neufchâtel,
Je fus atteints d'un violent orage ;
Bien rarement il en arrive un tel ;
J'eus de la peine à faire mon voyage.
Il éclairait souvent, puis il tonnait,
La pluie enfin tombait en abondance,
Du vent très fort mon chapeau s'envolait;
Je n'avais pas réellement de chance.
Plus d'une fois, en chemin j'ai tombé.
L'obscurité surtout en fut la cause ;
Dans certain lieu me trouvant embourbé,
J'étais contrains là, de faire une pose ;
Crotté, mouillé, je dus changer d'habit,
Ce qui pouvait encore me déplaire ;
Presqu'aussitôt, je me suis mis au lit,
Ne croyant pas certainement mieux faire.



SCÈNE COMIQUE

Un jour après l'orage,
J'entrepris un voyage,
Ayant société
D'une jeune beauté.
Mauvaise était la route,
Dans ce cas on n'en doute.
Un bois à traverser;
Un marais à passer:
Difficulté réelle
Pour une demoiselle.
Franchir les mauvais pas,
Etait donc l'embarras.
Alors, je lui propose
Une facile chose :
De monter sur mon dos,
Afin de passer l'eau.
Nul n'était là pour rire;
(L'on pouvait faire pire.)
Un certain accident
Nous arriva pourtant :
Ce fut une glissade.
Avec ma camarade,
Il fallut donc tomber
Et dans l'eau barboter.
Une telle aventure
Aurait pu, je l'assure,
Y causer plus ou moins,
Risée à des témoins.

UN COUCHER A LA BELLE ÉTOILE

Par une fille un soir je fus prié
De la conduire, et j'y viens d'amitié.
Mais dans la nuit s'étant trompé de route,
On s'égara de plus en plus sans doute,
Et sa maison n'ayant pas pu trouver,
Il a fallu le jour pour arriver,
Sur le gazon et sans tente de toile,
J'ai donc couché : c'était à la belle étoile.
Il gelait blanc. Nous n'avions pas de feu.
Il était bon de s'approcher un peu.
Moins froid avait la jeune demoiselle ;
Je fus heureux de me placer près d'elle.
Mon âge était beaucoup plus avancé,
Et du temps dur j'étais presque glacé.
Ces choses sont très faciles à croire ;
Le vrai récit est bien dans cette histoire.



UNE PEUR A DEUX PERSONNES

Oh ! je me souviens qu'un soir,
En traversant une plaine,
Il faisait tellement noir
Que je n'y voyais qu'à peine.
Grande pluie avec fort vent,
Dans cette triste soirée,
Gênaient surtout en marchant,
(Car haute était la contrée).
Que m'arriva-t-il enfin,
Sans rien voir ni même entendre ?
De me heurter en chemin
Contre un autre sans m'attendre.
Le choc fut si violent
Qu'il nous donna la crainte,
Inutile était vraiment
D'en proférer une plainte.



MÉFIANCE DUE

Un soir faisant la rencontre
D'un drôle d'individu,
Le bon chemin je lui montre,
Car il se disait perdu.
Il m'en offrit récompense.
De m'approcher en ces lieux
Je lui fis bien la défense,
Ce don me parut douteux;
Et ce n'était pas la peine.
Or, de tels gens méfions-nous.
Son intention fut vaine;
Mais il est tant de filous !

TENTATIVE D'UN MAL INTENTIONNÉ

En passant par Graval,
Mon beau pays natal,
Je fus pris d'une envie [1]
Qui m'exposa la vie,
Car un certain brigand
Me voyant, un instant,
Posé dans son herbage,
Eut un mauvais langage,
Et loin de se calmer,
Il voulut m'assommer.
Alors, prenant la fuite,
J'eus bientôt sa poursuite.
Ce malfaiteur enfin
M'atteignit en chemin.
D'un coup reçu je tombe,
Mais là je ne succombe.
Ayant mon revolver,
Deux fois je tire en l'air;
Cette arme il faut bien prendre
Pour pouvoir se défendre.
De ses coups il eut peur
Et ce fut un bonheur.

(1) Ou besoin.

MAUVAISES RENCONTRES

J'ai rencontré quelquefois sur la route
Un vagabond (sorte de malfaiteur),
Qu'en tout endroit l'honnête homme redoute,
Heureusement, je n'en eus guère peur.
J'étais armé, certes, pour ma défense,
Ce qu'il a cru pour fuir au même instant;
Il aurait fait encore mieux, je pense,
De me laisser passer tranquillement.
Un malfaisant monté dans sa voiture
M'aperçut et, sans parler, me donna
Un coup de fouet m'atteignant la figure;
Oh ! j'étais loin de m'attendre à cela.
Pour n'être pas nuisible à son passage,
Je me rangeais sur un des bas-côtés,
Et c'est ainsi que souvent je voyage;
Des accidents sont plutôt évités.
Une voiture en chemin peut surprendre;
Chacun doit donc y faire attention;
Malheur à qui ne peut voir, même entendre :
Victime est souvent l'humble piéton.
Si j'ai manqué dans certains cas de l'être,
Ce fut de nuit, très rarement de jour,
Car le danger est facile à connaître
Et l'on peut bien l'éviter par détour.

INSULTE ET COUP

Je me souviens qu'un jour me promenaut
Près d'un bosquet, sur une terre inculte,
Vint me trouver un ivrogne méchant,
Qui s'empressa de me faire une insulte
Et me frappa d'un fort coup de bâton.
Je n'y faisais pourtant aucun dommage,
Mais poursuivant un très beau papillon,
Il m'accusa même de braconnage.
Ce que vraiment, nulle part, je n'ai fait ;
D'autres que moi pourraient aussi le dire.
Du malfaiteur que je ne connaissais,
Je fus alors, dans ce lieu le martyre.
Un châtiment il méritait au moins.
Je ne pouvais seulement que m'en plaindre,
Car je n'avais qu'une enfant pour témoins.
De m'en venger je n'aurais pas dû feindre ;
J'ai préféré fuir ce vil agresseur,
Qui de l'enfant avait doublé la crainte ;
Du mal pouvait lui causer cette peur.
J'en ai donc fait dans la suite une plainte.

ATTAQUES D'ANIMAUX MALFAISANTS

On est souvent attaqué par un chien
Que l'on rencontre en maison, au passage ;
Chacun devrait donc enchaîner le sien ;
S'il est méchant, le besoin seul engage.
Certes, je n'ai jamais été mordu,
Mais j'ai manqué plus d'une fois de l'être.
Oh ! je me suis toujours bien défendu :
Avec un bâton j'ai su me rendre maître.
Vache, taureau m'ont aussi menacé
Et poursuivi dans le but de m'abattre,
Alors, je fus réellement forcé
De m'arrêter afin de les combattre.
Dans cette lutte, ah ! j'eus bien du succès;
On peut souvent manquer de réussite.
Bête méchante a de mauvais accès ;
Or, sa rencontre il est bon qu'on évite.

DANGERS ENCOURUS DANS LES BOIS

Aimant aller au bois
Sans aucun camarade,
Je vis plus d'une fois,
Dans cette promenade,
Des êtres dangereux,
Bien à craindre j'assure,
Mais je fus très heureux
D'éviter leur morsure.
Quelle morsure enfin ?
Celle de la vipère
Qui porte grand venin ;
De pire il n'en est guère.
Un jour, ayant marché
Sur ce maudit reptile,
Beaucoup il s'est fâché.
A fuir je fus subtile,
Car j'eus grande frayeur.
On connaît sa défense
Qui peut causer la peur :
Pour nous mordre il s'élance.
Un autre jour charmant,
Au milieu du voyage,
J'arrêtais un instant
Dans un certain bocage,
Lieu fort ensoleillé
Mais tout couvert de mousse ;
Là, presqu'agenouillé
Pour un besoin qui pousse,

Se découvrit sous moi,
Une vipère énorme
Qui m'effraya, ma foi,
Bien que j'en sus la forme.
Il fallut déguerpir ;
Ce que je fis bien vite ;
Mais craignant de périr,
Elle aussi, prit la fuite.



SUJETS IMPORTANTS

IMPRESSIONS

Dans le courant de sa propre existence,
Qui n'eut jamais de tribulation ?
On voit des faits avec indifférence,
Mais d'autres sont causes d'impression.
Le grand danger ou le grave accident
Qu'on aperçoit, beaucoup émotionne ;
Il en arrive hélas ! communément ;
On a bien peur sans que très fort il tonne. (1)
La mort à tous inspire de la crainte ;
De vivre encore, oh ! chacun a l'espoir ;
Pour en finir, on agit par contrainte,
Et le trépas est toujours triste à voir.
En apprenant un décès au village,
J'étais surpris, même terrifié ;
Souvent la mort nous étonne au jeune âge ;
Il faut mourir : devoir apprécié.
A vingt-cinq ans, je perdis mon cher père, (2)
Et j'eus de lui vraiment bien du chagrin
Longtemps après (3) mourut ma bonne mère (4)
Ma douleur fut inexprimable enfin.
D'autres parents encore je regrette,
Et des amis que je ne cite pas ;
Moi vieillissant, à partir je m'apprête,
Puisqu'il faut tous disparaître ici-bas.

(1) La peur n'évite pas le danger. (Proverbe).
(2) Il était dans sa cinquante-septième année.
(3) J'avais alors cinquante ans.
(4) Elle était dans sa quatre-vingt-huitième année.

Après la mort, aucune inquiétude ;
On est exempt de tourments et de maux.
Pour la plupart la vie est souvent rude,
Mais nous sommes en terre, tous égaux.



ÉTAT DE SANTÉ

Jusqu'à présent, oh ! ma santé,
A presque toujours été bonne ;
Sans aucun mal en vérité,
Il n'a pas existé personne [1].
De quelques-uns j'eus à souffrir,
Principalement dans l'enfance,
Mais beaucoup d'autres je sus fuir,
Par une sage prévoyance :
Evitant la transition
Du chaud au froid, s'il fut possible,
Car à la transpiration
Ce prompt changement est nuisible.
Usant de tout à mon besoin,
Toujours avec une mesure ;
De trop me priver j'eus grand soin,
Pour obéir à la nature.
Surtout je ne fis pas d'excès
Dans le manger ni dans le boire ;
Cela donne un mauvais succès,
On peut facilement le croire.
Aux heures, je fis mes repas ;
C'est une très bonne habitude :
De besoin on ne souffre pas,
(Sans rigoureuse exactitude).

(1) Au besoin, j'ai consulté le docteur, mais autant que possible. J'ai été le médecin de moi-même.

Suivant ma force et mon savoir,
Je fis certes plus d'un ouvrage,
Laissant à d'autres le pouvoir
De faire mieux ou davantage.
Quand il m'a fallu du repos,
J'en pris assez sans trop attendre ;
Délassé, l'on est plus dispos
Pour le travail qu'on doit reprendre.
De ce qui donne du plaisir,
Je me servis avec prudence ;
L'excès conduit au repentir,
Et cause aussi de la dépense.
J'ai passé soixante-quinze ans,
Et je suis encore valide,
Mais dure parfois moins longtemps
Quiconque paraît plus solide.
Ayant toutes mes facultés,
J'en suis heureux dans la vieillesse ;
Or, les vaines propriétés
Sont tous des avoirs de noblesse
Que l'on possède ou qu'on ait rien
Qu'une très simple nourriture,
La santé, c'est le plus grand bien ; (1)
Dieu veuille enfin, qu'elle nous dure.

(1) Qui n'a santé n'a rien, qui a santé a tout. (Proverbe).

EMPLOI DU TEMPS

Le temps est toujours précieux ;
On doit en faire un bon usage ;
L'employant bien on est heureux,
Quelque soit après tout l'ouvrage.
Parfois le profit n'est pas grand,
Mais il faut que l'on s'en contente ;
Pour qui le tire honnêtement,
L'estime seule est engageante.
Moi n'aimant pas l'oisiveté,
J'ai bien travaillé dans ma vie,
Et suivant ma capacité,
Ma tâche fut alors remplie.
Surtout mon occupation
A consisté dans l'exercice
De ma chère profession,
Où j'ai rendu souvent service.
N'ayant pas toujours de client,
Divers travaux je devais faire
Pour être occupé constamment,
Me rendre plus utile et plaire.
Ne pouvant convenir à tous, [1]
Et craignant peu la médisance,
Je laisse bavarder les fous ;
Satisfaite est ma conscience.
Si je suis quelquefois blâmé,
(Le blâme plaît aux gens blâmables),

(1) On ne plaît pas à tout le monde. (Proverbe)

Qu'importe, je suis estimé,
Et l'estime vient des estimables.
Mon ouvrage on peut critiquer;
Il est au moins fait à ma guise,
Et j'ai bien droit de me moquer
De n'importe qui le méprise.
Il n'est presque rien sans défaut;
On ferait donc bien de se taire :
Pour signaler le mal, il faut
Autant que possible, mieux faire.
Un ouvrage guère apparent,
Il faudrait surtout bien connaître
Pour en juger très sainement.
Car difficile il est peut-être.
Quiconque fait beaucoup et bien
A de son travail l'habitude;
On ne doit jamais faire rien
Avec trop grande promptitude.[1]
Je suis assez ambitieux
Et le désir de très bien faire
Me rend parfois minutieux;
Je ne puis dire le contraire.
Travail de corps, travail d'esprit,
Il faut tour à tour que je fasse;
Le changement, comme l'on dit,
Est aimé, surtout il délasse.
Par mes travaux si je n'ai pas
Gagné chez moi bien forte somme,
Je puis me flatter en tout cas,
De n'avoir exploité personne.
Enfin, je fis un sage emploi

(1) Ce qui est fait avec précipitation est toujours imparfait (Proverbe).

De mes loisirs, et je l'assure;
Ne regrettant rien, c'est en quoi
Ma joie est certainement pure.
Le temps de mon repos au lit
Je règle autant qu'il m'est possible :
Sept à huit heures l'on prescrit;
Davantage est souvent nuisible.



GAIN

J'ai gagné peu dans ma profession,
Où j'ai montré de l'application ;
De gain j'aurais sans doute eu davantage,
Si je m'étais éloigné du village,
Mais mon devoir, l'un des plus importants,
Fut de rester auprès de mes parents ;
Mon père était souffrant de maladie,
Ma mère avait une paralysie ;
Il fallait donc veiller à leurs besoins :
Aussi, j'avais pour eux de très grands soins.
Sans rien gagner dans cette circonstance,
Je m'estimais heureux de leur présence.
Divers travaux me donnent du profit :
A mes besoins toujours il ne suffit,
Pour ce qu'il faut je fais de la dépense,
Mais du surplus souvent je me dispense. (1)

(1) Il ne faut pas dépenser plus qu'on gagne (Proverbe).

ÉCONOMIE

Réellement je suis très économe,
Car mon avoir est bien petit en somme.
Toutes les fois que j'eus de l'excédent,
Je l'ai gardé pour un autre moment [1]
On est bien aise en temps de chômage,
De retrouver chez soi quelqu' avantage.
Tout n'étant pas un avaricieux,
Plus que l'on a vous croient des envieux.



(1) Garde ton argent pour le mauvais temps. (Proverbe)

ORDRE

J'aime bien l'ordre et le voudrais en tout [1]
Non seulement il est très agréable,
Il est utile en maison et partout;
Quiconque en manque est plus ou moins blâmable.
A défaut d'ordre on cherche ou perd souvent;
On doit avoir de l'ordre dans l'ouvrage ;
Car sans l'ordre est plus commun l'accident ;
L'ordre procure enfin de l'avantage.

(1) Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.

PROPRETÉ

J'ai de tout temps aimé la propreté ;
En toute chose elle peut aussi plaire,
En outre elle est propice à la santé ; [1]
Son entretien est très facile à faire.
Sur notre corps et sur nos vêtements,
La propreté sans doute est trés charmante ;
Elle convient dans nos appartements.
La saleté partout est dégoutante.



(1) La propreté est la mére de la santé. (Proverbe)

GOUTS

Sans être trop fâcheux dit-on,
L'on peut bien aimer ce qu'est bon.
Je n'aime pas les mets très fades,
Principalement les salades,
Et je n'y veux pas d'âcreté :
Cela peut nuire a la santé
Il faut pourtant assez d'épices
Pour donner aux plats des délices,
Bon pain et bon cidre j'ai soin
De me procurer au besoin.
Ce sont les choses principales; [1]
Les autres me sont fort égales.
On sait que chacun a ses goûts ;
Il n'est rien qui convient à tous. [2]
Croyant trouver ce qu'on désire,
Quelquefois on choisit le pire [3]
Sur la terre comme sur l'eau,
Ce que l'on aime semble beau.
On voit des animaux superbes,
Et des arbres comme des herbes.
Maisons, vêtements, même objets,
Sont faits aux goûts de leurs sujets. [4]
Il existe une différence,
Qui cause en tout ma préférence.

(1) Fromage et pain font l'homme sain (Proverbe).
(2) Ce qui plait à l'un déplait à l'autre (Proverbe).
(3) Qui a choix prend le pire. (Proverbe)
(4) Des goûts et des couleurs il ne faut discuter. (Proverbe)

PASSIONS

Nous avons tous des passions,
Comme des inclinations;
Mais il en est de fort gênantes,
Même de très avilissantes.
A chiquer, priser et fumer,
On a tort de s'accoutumer.
Quant au tabac, j'eus l'avantage
De ne jamais en faire usage [1].
La nourriture, j'ai bien soin
De ne prendre qu'à mon besoin;
Je blâme la gloutonnerie
Et méprise l'ivrognerie.
Aux jeux pour mon amusement,
Je me livre très rarement;
On peut y trouver du gain, certe,
Mais plus grande est parfois la perte.
A quoi donc suis-je plus enclin?
Je le dirai vraiment enfin:
Ce n'est pas d'approcher la femme;
Qu'on le dise ou que l'on diffame!
Méditer, écrire en tout temps,
Ho! tels sont mes plus grands penchants;
Je ne m'y fais pas une rente,
Mais après tout, je me contente.

(1). Il est quelquefois bon d'en user pour prévenir et guérir certains maux.

CHASTETÉ

Oh ! ce n'esr point par vanité
Que j'expose ma chasteté.
De l'ardent amour de jeunesse
Chez moi, la raison fut maîtresse.
On disait cet amour charmant,
Mais pour en savoir l'agrément,
Je voulais une demoiselle
Assez gentille, encor pucelle,
Et suivant mon tardif désir,
Le tout finit par s'accomplir.
Malgré la différence d'âge,
J'avais aussi mon pucelage [1]
Elle treize ans [2], moi trente-trois ans;
Nul péché n'était là, je crois,
Qui trouve une fleur virginale,
En vain pourrait chercher l'égale;
D'une seule j'étais joyeux,
Car pour cela que d'envieux !
Je pouvais bien la cueillir, certe,
En la voyant assez ouverte.

(1) Cela parait douteux mais est réel.

(2) A cet âge on a bien droit d'exercer ses facultés sexuelles, mais il est très bon de s'en abstenir.

AMOUR

On sait que l'amour sexuel
Est un penchant naturel.
Pour qu'avec justice on aime,
Il faut être aimé de même. [1]
Qu'on aime à l'occasion,
Mais toujours avec raison.
Trop aimer, c'est donc folie ;
Telle en est la jalousie.
Enfin le temps des amours
Ne peut pas durer toujours.
L'amour vient dans la jeunesse
Et s'en va dans la vieillesse.
Il peut cesser autrement,
Si l'objet n'est plus plaisant.
Il arrive aussi sans doute,
Qu'à la longue on se dégoûte.
Mais dans l'état conjugal
Surtout, cela fait du mal.
Parfois de personne on change,
Et ce fait n'est pas étrange :
Le besoin peut engager,
Ou c'est plaisir de changer. [2]
Que jamais l'amour ne mène ;
Il est bon d'aimer sans gène. [3]
L'amour doit également
Toujours agir librement.

(1) Aimer sans être aimé, c'est une lumière sans clarté. (Proverbe).

(2) En trop changer empire. (Proverbe).

(2) On doit aimer sans gene et quitter sans regret. (Proverbe).

Avec honneur qui l'exerce,
N'en veut pas faire commerce.
Tout j'ai bien considéré,
Et je fus très modéré.
Pour un amour raisonnable
Ne suis-je pas estimable ?...
Je n'ai trompé ni séduit ;
Les femmes viles j'ai fui.
Aux belles que je sus plaire,
Je fis ce que je dûs faire.
Des amours voyant s'enfuir,
J'en garde le souvenir.
Oh ! c'est une jouissance
Encore, quand on y pense.



(1) Bien aime qui n'oublie. (Proverbe).

TÉMOIGNAGES D'AMOUR

Bien des gens donnent sans détour,
Quelques preuves de leur amour ;
Mais de ces marques opportunes,
Quelles sont donc les plus communes ?
Des attouchements chatouilleux
Et des baisers amitieux.
Pour caresser que de manières ! (1)
On en voit de très singulières.
Parfois l'homme les fait plus mal
Qu'un vil et fougueux animal.
Il ne faut pas de violence ;
On doit agir de convenance.
Ce que je fis réellement
Et toujours assez cachément.
Par caresse qui scandalise,
Fait une très grande bêtise.



(1) Chacun caresse sa femme à sa mode. (Proverbe).

PREMIÈRES AMOURS

J'étais âgé de vingt-huit ans
Quand j'aimais une couturière, (1)
Charmante brune aux blanches dents,
Qui, mes amours eut la première.
Elle m'aima sans doute aussi,
Comme je pus l'entendre dire.
Un jour de moi prenant souci,
Elle s'avisa de m'écrire.
Par sa lettre fort enchanté,
Je crus qu'elle aimerait sans cesse,
Mais je me suis alors trompé ;
Telle était pourtant sa promesse.
Ne pouvant pas se voir souvent,
L'ennui, (le grand besoin peut-être),
Fait bien changer de sentiment ;
De soi l'on n'est pas toujours maître.



(1) Elle avait 16 ans environ

AMOURETTES

J'avais une bonne amie
Que j'aimais sincèrement ;
Elle causa de l'envie
Et changea parfois d'amant.
Oh ! de me rester fidèle
Rien ne pouvait l'obliger ;
Moi, trouvant une autre belle,
Je devais aussi changer. [1]
Si le changement qu'on aime
Est un plaisir des plus doux [2]
Qui plait à d'autres de même,
Que l'on n'en soit pas jaloux.
En changeant pour cause bonne,
On devrait s'en trouver bien ;
Qui ne sait garder personne,
D'ordinaire ne vaut rien.

(1) Ce que je fis.

(2) Les personnes blondes, les brunes, les rousses et les noires ont des charmes différents.

DIVERTISSEMENT PUBLIC

En tout temps le bal et la danse
Causent plus ou moins de dépense,
Mais la jeunesse y va toujours,
Tant ils sont propices aux amours.
Et c'est là que garçons et filles
Font de très amusants quadrilles ;
Ce qui leur convient encore mieux,
Est d'exercer un avant-deux.
Pour le galop ils s'entrelassent,
Et sur un banc ils se délassent.
Les garçons se montrent galants,
Car après ces amusements,
Ils offrent bonbons, pains d'épices
Aux filles aimant ces délices ;
Enfin, pour se désaltérer,
Avec eux ils les font entrer
Au cabaret (maison ginguette)
Où café, puis double rincette
Augmente beaucoup leur gaîté,
Qui tourne à la frivolité.
Elles se laissent faire ensuite,
Une très plaisante conduite,
Commode elle est surtout le soir :
Dans la nuit on ne peut rien voir.
Les amours y sont agréables
Mais pas toujours bien raisonnables.
Ils ont la plupart dans ces cas.
Vilains et fâcheux résultats.

La débauche et l'ivrognerie
Sont à détester dans la vie ;
Les joyeuses réunions,
En donnent des occasions.
Un grand plaisir si l'on y trouve,
Petit est celui que j'éprouve.
La danse ne plaît pas à tous,
Car trop nombreux y sont les fous.
On y remarque l'indécence,
Et le mépris et l'insolence.
Le regard seul en peut lasser :
Je n'ai jamais voulu danser.



AGRÉMENTS DE LA CHASSE

La chasse ne me plaît guère.
Aux animaux dans les bois,
Je ne fais jamais la guerre ;
On la leur fait trop, je crois.
Et, pareillement on chasse
Dans les prés et dans les champs,
La perdrix et la bécasse.
Moi, je n'y perds pas mon temps.
Oh ! j'aurais de l'avantage
A chasser lièvre et lapin,
Qui me causent du dommage
En allant dans mon jardin.
Quand l'un d'eux a ma visite,
Il n'y pose pas longtemps :
Aussitôt il prend la fuite ;
En vain, je lui dis : attends.
Cela n'est pas de la fable.
Je ne suis pas braconnier ;
Pourtant il est agréable
D'avoir un peu de gibier.

MOYENS D'EXISTENCE

Je ne possède rien et ne veux pas mendier.
Depuis longtemps déjà je suis dans l'indigence,
Et je gagne très peu par an de mon métier ; (1)
Septuagénaire, oh ! j'ai droit à l'existence.
J'avais de mes parents une propriété,
Qu'un créancier méchant, comme j'ai dit, fit vendre ; (2)

(1) Les personnes jeunes et prétentieuses regardent maintenant les vieillards comme incapables de bien faire toutes choses, quelle que soit leur capacité jointe à l'expérience.

(2) Ce prêteur était l'époux d'une cousine germaine qui devait des emprunts aussi lourds que les miens, mais qui, pour s'en débarrasser se porta aux droits de sa mère décédée, faisant ainsi perdre à ses créanciers.

Leur perte fut son profit, car ce qu'elle en eut, elle le mit chez un notaire qui m'engagea fort d'en faire l'emprunt, pour rendre ce que je devais aux héritiers de mon créancier prédécesseur qui demandaient un prompt remboursement.

Je n'ai pas été plus heureux : au moindre retard des intérêts à payer, le dit prêteur fit saisir mon bien qu'il enviait depuis longtemps, à cause surtout de la donation d'une bonne tante (Marie-Catherine Bouchard) sœur de ma mère, que j'ai soignée dans sa vieillesse.

La jalousie ou l'égoïsme, souvent cause de la discorde dans les amilles, me rendit la dite cousine hostile sous tous les rapports.

Malgré que j'étais son plus proche parent, elle me déshérita comme les autres en donnant tout ce qu'elle possédait à son mari qui fit principalement son héritière une nièce fortunée, ne laissant à ses autres parents plus ou moins nécessiteux, que très peu de chose.

Il s'en est enrichi, causant ma pauvreté,
Car pour les deux tiers dus, le tout il a su prendre.

La fortune de ce vil citoyen était surtout le produit de son usurpation et de l'exploitation qu'il exerça toujours sur ses pauvres serviteurs ou servantes.

Le récit véridique que je fais, ayant bien droit de me plaindre, ne peut pas être contesté par les honnêtes gens.

ASSISTANCE OBLIGATOIRE [1]

Une loi très humanitaire
Fait assister les malheureux
Qui n'ont rien ou ne peuvent faire
Assez pour vivre, s'ils sont vieux.
A notre République sage,
Vieillards, soyons reconnaissants,
Et donnons tous notre suffrage
A ses fidèles partisans.
Je puis dire avec assurance
Que je me fis toujours honneur
D'être, pour le bien de la France,
Un tout dévoué serviteur.



(1) Assistance instituée par la loi du 14 Juillet 1905.

DEMANDE ET OBTENTION

Quand un pauvre avec droit demande,
Il ne faut pas lui refuser;
Dans le besoin, la loi commande
De ne pas longtemps le laisser.
On doit agir avec justice
Et donner satisfaction,
Sans montrer le moindre caprice
En bonne administration,
Ce qu'on ne voit pas toujours faire
Dans certaine localité,
Si l'on n'a pas chance de plaire
A la municipalité.
Ma demande était exigible ;
Ne pouvant pas à tous convenir,
De retarder ce fut possible,
Mais je finis par obtenir. (1)
Pour ne pas souffrir davantage
Par le défaut de tout secours,

(1) Dans le courant de Décembre 1906, j'ai demandé l'assistance qui m'était dûe par la loi, mais je ne l'ai obtenue qu'au 15 Février 1908.

La cause de ce retard à me secourir est dûe au refus réitéré du conseil municipal de Graval, composé surtout d'individus égoïstes et malveillants qui, par leurs déclarations mensongères, ont nié que le pays était mon domicile de secours.

On fut bien forcé de le reconnaître, car il n'y avait pas cinq ans accomplis que j'avais quitté Graval pour habiter Nesle-Hodeng, où l'on me donna, pour attendre, quelques pains du Bureau de Bienfaisance.

A l'autorité juste et sage,
Je fis très bien d'avoir recours. (1)

(1) M'étant adressé aux autorités supérieures, le conseil de préfecture a décidé, dans son arrêté du 2 Décembre 1907, que mon domicile de secours était bien la commune de Graval. La commission cantonale dans sa séance du 15 Février, a ordonné mon inscription au bénéfice de la loi d'assistance obligatoire aux vieillards, aux infirmes et aux invalides ; dans sa séance du 25 Avril, elle a décidé que je sois inscrit sur la liste d'assistance de la commune de Graval avec une allocation mensuelle de 20 francs, à partir du 15 Février 1908, et assisté à domicile.

Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses Saints. (Proverbe)

UN SINGULIER OPPOSANT

Parmi les opposants du pays de Graval,
Il en est un surtout et qui n'a pas d'égal. (1)
On sait qu'il fut toujours sans raison l'adversaire
Du bien que par la loi l'impôt devait me faire;
Mais de notre canton le juste comité
Me vota des secours à l'unanimité.
Cette allocation lui paraissant trop forte, (2)
De protester contre elle il a donc fait en sorte.
Oh ! si l'on écoutait un pareil opposant,
Ferait-on quelque bien ? Non, véritablement :
Car sa méchanceté, couverte de malice,
Empêcherait en tout et partout la justice.



(1) Cet opposant est un conseiller municipal, gendre du maire, qui s'opposa, vainement aussi, à l'allocation que m'accordèrent avec justice les autorités supérieures.

(2) Vingt francs par mois, somme que l'on accorde à des vieillards dans bien des communes, ne peut suffire aux principaux besoins de la vie.

Outre les aliments, il faut l'entretien des vêtements et le logement, si faible qu'en soit la location.

NOTA

Les sommes données pour secours aux vieillards sont ordinairement de 10 à 15 francs par mois; celle de 20 francs est le maximum accordé. Je l'ai touchée du 15 Février 1908 jusqu'au 1er Juillet 1909.

La municipalité de Graval se plaignit sans doute d'avoir trop à payer, d'autres que moi reçevant la même somme.

Mais je fus seul mis au compte du département qui fit une diminution à bien des vieillards, pour alléger ses charges qu'il trouva trop lourdes.

Je n'ai donc plus que 15 francs au lieu de 20 à toucher mensuellement.

CHANGEMENT DE DOMICILE

Quand on n'a pas de maison,
On est en location.
Le changement on redoute,
Car plus ou moins il en coûte. (1)
On ne doit pas, si l'on peut,
Rester dehors quand il pleut.
Mais de trouver un asile
Il est parfois difficile, (2)
Et qu'il soit vilain ou beau,
On n'en fait jamais cadeau.
Le principal pour s'y plaire,
C'est qu'il soit bien sanitaire.
Plus d'un motif engageant
Fait changer de logement.
N'étant pas dans une cage,
Au besoin je déménage.

---

(1) Trois déménagements valent un incendie. (Franklin.)

(2) Les logements d'ouvriers deviennent rares.

Né à Graval, le 8 Septembre 1832, dans la maison de mes parents, j'en suis sorti forcément et je suis allé ensuite, le 15 Mars 1886, à Graval où j'ai changé 3 fois de maison, et que j'ai encore laissé pour résider le 15 Mars 1902, à la Mare-au-Daim (Nesle-Hodeng), mon domicile actuel.

On ne se plaît jamais autant sur la propriété d'autrui que sur son bien. Petite maison à soi est toujours assez grande. (Proverbes.)

PARENTS

On doit aimer tous ses parents,
S'ils sont humains et bienfaisants,
Mais on voit qu'il faut d'ordinaire
Etre assez riche pour leur plaire.
Ho ! si de bien l'un d'eux n'a pas,
Les autres n'en font aucun cas.
Dans l'espoir de quelqu' héritage,
Pour me flatter, plus d'un voyage
Ils feraient très certainement.
Or, il en est tout autrement :
Je n'ai rien, même leur visite,
Et rarement un seul m'invite. (1)
De leur avoir non désireux,
Me portant bien, je suis heureux.
Car ma possession ravie, (2)
Il me reste encore la vie.

---

(1) D'aller chez lui.

(2) Par de proches parents.

AMIS

Il est bon d'avoir des amis; [1]
Moindres chez soi sont les soucis.
Pour aimer il faut bien connaître, [2]
Car on pourrait trouver un traître. [3]
Et pour se plaire il faut surtout
Même manière et même goût.
C'est ainsi que l'on sympathise
Sans toujours agir à sa guise.
On est heureux réellement
D'avoir un égal sentiment,
Et de se plaire avec justice,
A rendre aux malheureux service. [4]
Telles sont donc les bonnes gens
Qui m'obligent dans tous les temps. [5]
Aussi, dans toute circonstance,
Je leur dois ma reconnaissance.



(1) Qui a un bon ami n'est pas pauvre. (Proverbe.)
(2) On connaît ses amis dans l'adversité. (Proverbe.)
(3) Méfie-toi d'un ami que tu ne connais pas. (Proverbe.)
(4) Un bienfait n'est jamais perdu. (Proverbe.)
(5) Mieux vaut un ami proche qu'un parent éloigné. (Proverbe.)

NOTRE MONDE

Ce monde est, comme il semble,
Un très drôle d'ensemble
De bons et de méchants,
Plus ou moins différents,
Où le riche domine,
Où le pauvre s'incline;
Mais richard envieux
Vit moins content qu'un gueux,
Qui, sans avoir de rente,
Peu de bien le contente,
Et c'est avec raison
Dans sa condition.
L'homme dans la misère,
Souvent en vain espère;
Il peut donc, s'il est prêt,
Laisser tout sans regret.
Est-il dans l'opulence ?..
Malgré sa jouissance,
Il a beau regretter
Devant là tout quitter.
Quelle que soit la vie,
On y souffre, en partie,
De pénibles travaux,
D'accidents et de maux,
Sans compter les querelles
Qui ne sont jamais belles;
Discordes et débats
Causent d'affreux combats,

Qui déshonorent l'homme
Et font très mal en somme.
Telle est l'humanité,
(Notre Société).

MES ADIEUX

De tous les gens que j'ai connus,
Plus des trois quarts ont disparu,
Sans être arrivés à mon âge. [1]
(On peut bien vivre davantage.)
Sur terre un seul ne restant pas,
On doit faire, avant le trépas;
Une chose très importante
Qui toujours plait, mais ne contente :
C'est enfin l'éternel adieu
Que l'ont fait en n'importe quel lieu.
Il est encore temps de m'y prendre,
Mais la mort peut bien me surprendre;
C'est pourquoi cet adieu je dis
A mes parents, à mes amis [2]
Que de laisser oh ! je regrette,
Leur souhaitant santé parfaite;
De même à la Société,
Bonheur avec fraternité,
Est le souhait ou vœu sincère
Qu'avant de mourir j'aime à faire.



(1) 78 ans.
(2) Des deux sexes.

NOTA

Les frais d'impression de cet ouvrage ont été, la plupart, couverts par les souscripteurs dont les noms suivent, et auxquels l'auteur adresse ses remercîments :

SEINE-INFÉRIEURE

à Neufchâtel

BALAVOINE A., agent d'affaires.
BEAUFILS Evode, cultivateur.
BERRIER, percepteur.
BOILLET A., propriétaire.
BOILLET-VARNIER, rentier.
BOUCHEROT, ex-huissier.
BOUDIER A., armurier.
BOURDON, instituteur-honoraire.
BRIDOUX E., fabricant de bois à galoches.
CARLE Adalbert, directeur d'école.
CARPENTIER, marchand de fer.
CYR Théodule, aubergiste.
DARRAGON Léon, rentier.
DEFROMERIE Eugène, domestique.
DÉLIMERMONT P., boucher.
DÉMARET Rose, commerçante.
DORES, marchand.
DUBUS Albert, économe humanitaire.
DUBUS Alcime, rentier.
GAREAU Émile, maître-d'hôtel.
GORRÉ Pierre, rentier.
GRILLIÈRE E., épicier.
HACQUEBART P., commis-greffier.
HURTREL, inspecteur d'assurances.
JOLY-DUCLOS, rentier.
LASNIER Charles, marchand de poterie.
LEBLOND Albert, gérant.
LEBLOND P., rentier.
LEFÉBURE Guillaume, hôtelier.
LEFEBVRE Albert, boulanger.
LEJEUNE E., rentier.
LEVASSEUR-DUPUIS, marchand de grains.
LOUIS Henri, boucher.
MONNIER Maurice, entrepositaire.
MONTAGNE Ernest, commerçant.
NIQUET Marcel, maire.
PÉGNEAUX Edouard, rentier.
PELTIER Georges, banquier.
PERRIER-VIALE, placière.

PETIT Cécile, fille d'auberge.
RABOUSKINE, marchand ambulant.
REAUX Henri, commerçant.
RENOULT L., marchand de chaussures.
TALBOT, agent-voyer.
VARIN A., conseiller municipal.
VILLERS-DELBORE, libraire.

à Nesle-Hodeng

ACAR Gustave, charpentier.
ALLEAUME A., cultivateur.
ANDRIEUX, curé.
AUGER Léon, garde-champêtre.
BEAUCHÈNE Florentin, journalier.
BEAURIN Hippolyte, cultivateur.
BERNEUIL Aristide, bouvier.
BUTEL Alfred, cultivateur.
BRIANCHON Vve, cultivatrice.
CAUX Etienne, cultivateur.
CAUX Georges, cultivateur.
CULSON Siméon, cultivateur.
DARTY Paul, cultivateur.
DÉLIER U., cultivateur.
DELÉTOILE Alfred, commerçant.
DÉTALMINI Ernest, cultivateur.
DUVAL Prosper, cultivateur.
FALAISE Julma, cultivateur.
FOULON, maréchal.
GUIANT E., cultivateur.
HIS Léon, débitant.
LALOUETTE Voltaire, cultivateur.
LELEU Charles, cultivateur.
LEVASSEUR Vve, rentière.
LEVASSEUR Albert, cultivateur
LHERMINIER Albert, cultivateur.
LHERNAULT E., rentier.
LOIRÉ, commerçant.
MAZURE, maire.
MÉNAGE Charles, rentier.
MONCOMBLE Léonidas, cultivateur.
MONMERT Paul, hongreur.
PARMENT Adonis, cultivateur.
PETIT D., cultivateur.
TIRANT E., rentier.
TRÉHET J., journalier.
VAUDE, instituteur.

à Sainte-Beuve-Épinay

BOULOCHÉ, cultivateur.
BOURGEOIS, adjoint.
BOUTEILLÉ, commerçant.
BRETON H., maire.
CRUMIL Alfred, meunier.
DECAUX Ernest, cultivateur.
DELAMOTTE Désiré, cultivateur.
DÉLANDRE, instituteur.
DELISLE A., cantonnier
DIJON Alfred, cultivateur.
DUBUS Hyacinthe, cultivateur
DUPONT T., cultivateur.
FROMENTIN Eugène, rentier.
GONTRAN-GAMELIN, cultivateur.
HACQUEBART Léonard, maçon
LANGLOIS Ernest, journalier.
MAUBERT, cultivateur.
MINEL Hildebert, cultivateur.

PAULIN Vve, cultivatrice.
REVELLE Albert, débitant.
VAILLANT Bénoni, commerçant.
VILLIERS Gaston, cultivateur.

à Flamets-Frétils

AUBIN Désiré, berger.
BAILLEUL Sylvain, cultivateur
BEAUFILS E., maire.
BOILET Joseph, cultivateur.
CÆNFOURIER-TUY, curé.
CAUX Ansbert, cultivateur.
CORNET Ernest, cultivateur.
DELABOUGLISE Gabriel, cultivateur.
DEVALLANCOURT A. cultivateur.
DEVALLOIS Hippolyte, cultivateur.
DOURDON Vve, cultivatrice.
DUDOGNON, commerçant.
LEFEBVRE Angilbert, cultivateur.
MAUGER T., instituteur.
MARC Edouard, journalier.
MOGNIER Désiré, cultivateur.
REVELLE A., cvltivateur.
SELLIER Albert, cultivateur.

à Mortemer

ALLAIS (Mlle), institutrice.
BOULET Berthe, couturière.
CASSEL L., maréchal.
DALLENGEVILLE - BRIANCHON, cultivatrice.
GOSSELIN Raoul, cultivateur.
LETELLIER A., cultivateur.
LETELLIER Gabriel, maire.
NAPOLÉON L., journalier.
PÉCHAUX Alfred, cultivateur.
PERSEUL Emile, cultivateur.
PETIT Gaston, cultivateur.
PETITEVILLE Emile, cultivateur.
POISSON Albert, cantonnier.
PORQUER G., dit DARGENT, menuisier.
TURQUET Vve, rentière.

à Bouelle

ASSEGOND, commerçant.
DECAUX Théophile, cultivateur.
DÉMARQUET Eugène, batteur de grains.
FOURNIER, cultivateur.
GUICHARD Théodule, bouvier.
HORCHOLLE, cultivateur.
LASNEL Georges, cultivateur.
LEVASSEUR, curé.
LINGIGNON, instituteur.
MOUQUET Emile, cultivateur.
NÉAL Vve, cultivatrice.
THUREAU-DANGIN Jean, maire
TOUZARD Arthur, cultivateur.

à Caule-Sainte-Beuve

BEUVAIN C., mécanicien.
BREMARD Léon, charpentier.
BRUNET Gustave, cultivateur.
COPIN Gustave, cultivateur.
CRÉPIN C., maréchal.
CRESSENT Emile, garçon boulanger.
CREVEL H., cultivateur.
DONNE Léon, cultivateur.
HURPIN A., Vve, rentière.
TERNISIEN Léandre, batteur de grains.

Tourneur A., cultivateur.

Tréhet-Monchy Vve, commerçante.

à Beaussault

Beaufils Cyrille, cultivateur.

Boulanger, commerçant.

Crevel J., débitant.

Denoyelle, rentier.

Foulon P., rentier.

Gavelle Eugène, cultivateur.

Langlois A., cultivateur.

Lequen Eugène, tonnelier.

Pinchon, cultivateur.

Poivret Vve, boulangère.

Poyer Vve, débitante.

à Ménonval

Bance Désiré, rentière.

Boutry Prosper, commerçant.

Dannet Vve, rentière.

Delacroix Alfred, batteur de grains.

Dijon Emélia, Vve Breton, commerçante.

Heude Hippolyte, cantonnier.

Ledru Vve, cultivatrice.

Marcel Arices, valet de chambre.

Monnier Arthur, boulanger.

Peinturier, curé.

Village Joseph, instituteur.

à Saint-Germain-sur-Eaulne

Boulanger Onésime, journalier.

Cassanova Bonaventure, curé

Clouet, boulanger.

Collen A., instituteur.

Donne Dalma, tonnelier.

Leclère César, cultivateur.

à Auvilliers

Bloquel Augustin, cultivateur.

Bréant Abel, ex-mécanicien.

Chevalier, maire.

Dépinay Paul. cultivateur.

Lhermite Gustave, instituteur

Planchon A., cultivateur.

à Neuville-Ferrière

Bugot Polynisse, instituteur.

Leuillier Pierre, cultivateur.

Roinard Napoléon, vétérinaire.

Schlegel Edouard, industriel

Sellier Emile, commerçant.

à Saint-Saire

Courtin C., cultivateur.

Henry E., herbager.

Lecomte J., institutrice.

Poyer, commerçant.

Videcocq I., rentier.

à Graval

Boucourt Léon, cantonnier.

Carpentier Arcole, jardinier.

Debray Eugène, cultivateur.

Decaux Albert, journalier.

au Ronchois

Boilet Philogène, commerçant.

Coquichard Alphonse, cultivateur.

Coquichard Auguste, cultivateur.

Trolé Louis, cultivateur.

à Vatierville

Arinal Camille, commerçant
Dannet Elphège, commerçant
Heurteaux Casimir, batteur de grains.
Letellier Léon, rentier.

à Conteville

Normand, expert.
Pinguet Adonai, cultivateur.
Tétard Théophile, cordonnier.

au Mesnil-David

Boulanger Louis, cultivateur
Dubuc H., rentier.
Levasseur T., cultivateur.

à Illois

Ternisien Evode, instituteur.

à Lucy

Morin, maréchal.

à Massy

Guevaud Vve, (Bourdon Clara), cultivatrice.

à Fesques

Landa (femme), cultivatrice.

à Quièvrecourt

Fournot T., maire.

à Mesnières

Louis Léon, cultivateur.

à Roncherolle-en-Bray

Riden C., dessinateur.

à Somery

François Achille, commerçant.

à Aumale

Fournot Gaston, commerçant.

à Gaillefontaine

Tétard T., marchand de chassures.

à Forges-les-Eaux

Boutigny, marchand de nouveautés.

à Londinières

Lapostolle H., commerçant.

à Romescamps (Oise

Charles Auguste, cultivateur
Dumas Joseph, journalier.
Obry E., négociant.
Tourillon Marthe, couturière

à Lannoy-Cuillière (Oise)

Becquet Eugène, meunier.

au Caire (Egypte)

Séropéan D. B., docteur en médecine.



TABLE DES MATIÈRES

SUPPLÉMENT

VARIÉTÉ DE SUJETS

SUJETS IMPORTANTS



OUVRAGES

de M.-A. Malingre

(1880-1900)

Soins à donner aux dents et remède à apporter à leurs maux.

Plaidoyer en vers et contre tous du poète chansonnier et dentiste M.......

Devant la justice de paix de Neufchâtel-en-Bray.

Causeries de paysans brayons ou vérités sur les élections.

Chanson sur la Fête de Bacchus, à Grattenoix-Beaussault.

Chansons pour la Fête nationale.

Chansons patriotiques.

Huissier de la mort et Avoué de malheur.

Le Notaire filou et le Banquier amoureux.

Henri IV et la cavalcade.

Tracasserie par suite de diffamation envers M. A. Malingre.

Assassinat du 13 Juin 1891.

Crime de Graval.

Singulières aventures.

Chansons républicaines.

Fantaisie cléricale.

Les Exigences du clergé.

Etrange amour en confrérie religieuse.

Chansons sur l'amour contre nature.

Union franco-russe.

Carnot, président de la République française.

Louis Pasteur, académicien français.

Crime de Bouille.

Fournier, l'assassin de Mlle Anceaume, à Bouille.

Servitude ou domesticité.

Chansons électorales.

Fameuse lutte électorale au Pays de Bray.

Les élections municipales.

Brevière.

Chansons sur le pays de Bray.

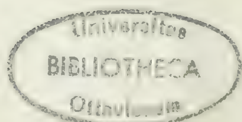
NOTA

Tous ces ouvrages réunis en un volume, se trouvent aux Bibliothèques publiques de Neufchâtel, de Rouen, de Beauvais et d'Amiens.

Ils sont aussi à la bibliothèque de Paris, où l'on fait le dépôt légal.

CARNOT, Président de la République française, ayant été demandé par des Anglais, se trouve au musée britannique (Bristish museum), avec *Louis PASTEUR, Académicien français.*






Imp. DEREINS
39, rue aux Ours, 39
ROUEN

